

Histoire de la pensée économique 2018



☰ Chapitre d'ouvrage

Chapitre 5. Karl Marx : monnaie, capital et crises

Par [Ghislain Deleplace](#)

Pages 125 à 174

Article

Auteur(s)

Illustrations

Sur un sujet proche

Feuilleter

Objectifs

- Objectifs du chapitre :
 - Identifier la structure interne de la théorie économique de Marx, en montrant le rôle central de sa théorie de la monnaie.
 - Établir sa spécificité par rapport à l'économie politique classique et à la théorie marginaliste.
- Concepts clés étudiés : valeur d'usage sociale, valeur, travail abstrait, formes de la valeur, équivalent général, unité de compte, moyen d'achat, circulation, capital, plus-value, force de travail, exploitation, reproduction, prix de production, taux de profit.

La théorie économique de Marx, telle qu'elle est contenue dans son ouvrage majeur, *Le Capital*, est reconnaissable entre toutes. Son résumé le plus neutre laisse percer sa singularité.

Le livre I du *Capital* débute par une théorie de la marchandise, puisque le

[bb.pages.article.menu.tree](#)



pourquoi le travail social est aussi appelé travail abstrait par Marx). Dans une société marchande, chaque individu ne peut donc voir reconnaître son travail que dans l'échange ; ce n'est pas ainsi sa qualité singulière qui en fait un membre du corps social, mais sa capacité à fournir une quantité de travail mesurée dans la valeur de son produit. Il y a ainsi *aliénation* : en produisant pour le marché, le travailleur devient étranger à lui-même.

Cette mesure sociale du travail a besoin d'un instrument : la monnaie. Toute société marchande développée est nécessairement monétaire, car seule la confrontation à un équivalent général permet aux marchandises, et à travers elles à leurs producteurs, d'être ramenés à une mesure commune. Il y a deux usages de la monnaie. Comme moyen d'échange, elle permet d'obtenir une marchandise contre une autre ; mais on peut aussi l'utiliser en vue d'accroître son montant : elle devient alors capital. L'accroissement de valeur ainsi produit, appelé plus-value, n'est possible que si la monnaie achète une marchandise particulière : la force de travail.

Celle-ci est vendue par le travailleur contre salaire car il ne possède pas le capital, et ne peut donc se procurer les conditions nécessaires à l'exercice de son activité. Puisqu'il faut vendre une marchandise pour être reconnu dans la société, il ne lui reste qu'à vendre sa force de travail. Du même coup, le produit du travail, et en particulier la plus-value qu'il crée au-delà de son salaire, ne lui appartiennent pas : il y a *exploitation*, non pas en vertu d'un vol, mais du fait que le salariat est un échange. Appropriée par le capitaliste, la plus-value devient profit.

Le livre II du *Capital* a pour objet les lois de la circulation, c'est-à-dire les conditions sous lesquelles la reproduction d'une économie où règne la division du travail peut être assurée par le marché. La conclusion principale est qu'une société marchande est condamnée à des crises puisque la non-coordination des décisions suscite des disproportions entre secteurs. Le livre III concerne les lois de l'accumulation, c'est-à-dire les conséquences de l'accroissement du capital dans le long terme. Pour Marx le capitalisme connaît une tendance à la baisse du taux de profit car la

Au-delà de cette construction en apparence homogène et isolée du reste de la science économique, il faut rechercher les liens ambivalents avec l'économie politique classique, et reconnaître dans certaines difficultés qu'elle rencontre l'écho d'interrogations communes. Alors seulement peut apparaître sa véritable spécificité, et son apport irréductible à la formation d'une théorie de la société marchande.

Il ne peut être question ici de fournir un panorama de l'œuvre économique de Marx, ni même des trois livres du *Capital*. On se centrera sur ce qui, selon Marx, constitue « le meilleur » du livre I du *Capital* (le seul publié de son vivant) et qui est contenu dans ses six premiers chapitres :

« Ce qu'il y a de meilleur dans mon livre, c'est : 1) (et c'est sur cela que repose toute l'intelligence des faits) la mise en relief, dès le premier chapitre, *du caractère double du travail*, selon qu'il s'exprime en valeur d'usage ou en valeur d'échange ; 2) l'analyse de la plus-value, indépendamment de ses formes particulières : profit, intérêt, rente foncière, etc. »^[1]

(souligné par Marx).

On verra que la compréhension du 1) (la théorie de la valeur) et son passage au 2) (la théorie du capital et de la plus-value) exigent entre les deux une théorie de la monnaie : à la différence de la grande majorité des économistes depuis Smith (Keynes constituant une exception), la monnaie est chez Marx un des concepts fondamentaux de sa représentation de l'économie de marché. On poursuivra par l'évocation des principales questions traitées dans les livres II et III du *Capital*, qui, malgré de nombreuses difficultés, ont en commun une interrogation sur les crises du capitalisme. On terminera par une évaluation critique de l'approche économique de Marx, en soulignant la possibilité de fonder l'analyse de la structuration de la société en classes sur sa théorie de la monnaie. Mais, pour commencer, il faut situer cette approche dans sa vie et son œuvre, qu'on peut résumer par une expression : économie et politique

[bb.pages.article.menu.tree](#)



Karl Marx naquit en 1818 à Trier (Prusse), de parents juifs convertis au protestantisme. Il étudia aux universités de Bonn et de Berlin, et obtint à 23 ans un doctorat de philosophie à l'université d'Iéna. Proche des jeunes hégéliens, qui s'appuyaient sur la philosophie de Friedrich Hegel (1770-1831) pour développer une critique sociale, il fut écarté d'une carrière académique et se tourna vers le journalisme. En 1843, l'interdiction par les autorités prussiennes du journal auquel il collaborait, le *Rheinische Zeitung*, le contraignit à un exil à Paris, où il fréquenta les milieux socialistes. Il marqua son adhésion au principe de la propriété collective des moyens de production dans des manuscrits économiques et philosophiques rédigés en 1844. Expulsé vers Bruxelles, il y rédigea en 1848 avec Friedrich Engels (1820-1895) le programme de la Ligue des communistes, *Manifest der Kommunistischen Partei* (*Manifeste du Parti communiste*, appelé à partir de l'édition de 1872 *Le manifeste communiste*). Celui-ci s'achève par la devise de la Ligue des communistes : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » (Marx et Engels, 1848 : 195), qui sera reprise en 1864 dans l'adresse inaugurale rédigée par Marx pour la fondation de l'Internationale.

Avec les révolutions de 1848, Marx revint en France puis en Allemagne, dont il fut expulsé en 1849 après le succès de la contre-révolution. Il se fixa alors à Londres où il demeura jusqu'à sa mort. Il y vécut dans une grande misère matérielle, subsistant de travaux de journalisme et de l'aide fournie par son ami Engels. Mais cette période fut aussi marquée par une intense activité de recherche, dont témoigne une masse d'écrits. Cette œuvre économique en cours d'élaboration est aujourd'hui disponible sous plusieurs formes :

- des ouvrages publiés du vivant de Marx : *Zur Kritik der politischen Ökonomie* (*Contribution à la critique de l'économie politique*, 1859), repris et développé dans son ouvrage majeur, *Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie* (*Le capital. Critique de l'économie politique*), dont le livre I est publié en 1867 ;
- des manuscrits destinés à la publication, mais qui ne seront publiés qu'après la

1861-1863) sont arrangés et publiés par Karl Kautsky (1854-1938) en 1905-1910 sous le titre *Theorien über den Mehrwert (Théories sur la plus-value)* ;

– des matériaux préparatoires rédigés en 1857-1858, retrouvés en 1923 et publiés en 1939-1941 sous le titre *Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie (Fondements de la critique de l'économie politique)*.

Par ailleurs, l'activité politique de Marx déboucha en 1864 sur la fondation à Londres de la « Working Men's International Association » (« Association internationale des travailleurs », qui sera communément appelée ensuite « L'Internationale »), devant laquelle il exposa en 1865 un version vulgarisée de sa théorie, publiée après sa mort par sa fille Eleanor sous le titre *Value, Price, and Profit (Salaire, prix et profit)*. Miné par la maladie et de plus en plus absorbé dans les années 1870 par l'organisation du mouvement ouvrier international, Marx ne put donner à son œuvre économique une forme définitive, et cet état d'inachèvement fut à l'origine de nombreuses controverses autour d'elle par la suite. Il mourut à Londres en 1883 et est enterré au cimetière de Highgate.

L'œuvre

L'œuvre économique de Marx peut être envisagée de deux manières. D'une part comme une composante inséparable de la totalité de son œuvre, qui a pour champ la société humaine dans toutes ses dimensions (économique, sociologique, politique, historique, etc.), et dont l'unité réside dans une philosophie de l'histoire : le *matérialisme historique*. L'histoire des sociétés y est comprise comme celle de la lutte des classes, et sa dynamique résulte d'une contradiction entre le développement des forces productives matérielles et la nature des rapports sociaux de production. Le capitalisme est ainsi un *mode de production* spécifique, supérieur aux anciens modes pour le niveau des forces productives, mais lui-même condamné par les conditions de son propre développement. La lutte du mouvement ouvrier international doit accélérer cette autodestruction et hâter l'avènement du communisme. Cette lecture de Marx rend la portée de ses écrits économiques très

Mais on peut aussi observer qu'aux yeux de Marx lui-même, l'essentiel de son œuvre (plus de dix mille pages) relevait de la théorie économique. Son ouvrage principal, *Le Capital*, porte comme sous-titre *Critique de l'économie politique*. L'ambition de Marx était ainsi double : élaborer une théorie du capitalisme en la fondant sur une critique radicale des autres économistes, en particulier classiques. Dès lors, ses écrits économiques doivent être évalués comme une partie intégrante de l'histoire de la pensée économique.

Cette conception de Marx comme économiste soulève immédiatement une autre difficulté, précisément dans son rapport avec l'économie politique classique. Sur les questions de la production, de l'échange et de la répartition, Marx semble se situer dans le courant classique, et il est indéniable qu'une partie de son œuvre vise à développer ce point de vue, et à traiter certaines difficultés qu'il présente. Comme chez Quesnay, Smith et Ricardo, la production est pour Marx celle d'un *surplus*, au-delà de la simple reproduction de l'économie. Comme chez Smith et Ricardo, l'échange est réglé par les *conditions de la production*, et l'influence de la demande sur les prix n'est reconnue que pour les prix de marché. Comme chez Ricardo, la répartition des revenus est centrée sur le *conflit* entre les capitalistes et les salariés.

Mais la démarche de Marx est ambivalente, car cette approche « classique » de la production, de l'échange et de la répartition n'est pas « réelle » : la monnaie y joue un rôle essentiel, et elle apparaît dès le chapitre 1 du *Capital*, pour ne plus quitter le devant de la scène. La production apparaît comme orientée vers la vente des marchandises contre monnaie, leur contenu matériel étant indifférent ; l'échange est un mode de circulation de la monnaie, la permutation des marchandises n'en étant que l'occasion, mais pas le but ; la répartition s'opère entre des groupes différenciés par leurs conditions d'accès à la monnaie, et s'opposant pour le partage d'une richesse nominale. Si, comme les « Classiques », Marx questionne explicitement la relation entre la coordination marchande des actes économiques et le fondement économique des classes sociales dans le capitalisme, il l'analyse quant

Certes, l'ambivalence de Marx ne lui permet pas d'élaborer une théorie achevée de l'objet d'analyse qui donne un titre à son ouvrage principal, le capital. En particulier, la relation entre les concepts de marchandise et de monnaie d'une part, celle entre les concepts de monnaie et de capital d'autre part, rencontrent des difficultés sérieuses. Il n'en demeure pas moins que Marx s'oppose à une économie politique « réelle », fondée sur des lois économiques universelles, et ébauche l'analyse d'une société monétaire divisée en classes, dans laquelle la monnaie est un lien social spécifique^[2].

Section 2. La théorie de la valeur : socialité de l'individu ou « travail abstrait » ?

Le Capital s'ouvre par l'analyse du concept de marchandise :

« La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une "immense accumulation de marchandises". L'analyse de la marchandise, forme élémentaire de cette richesse, sera par conséquent le point de départ de nos recherches »

(P, p. 561 ; ES, p. 51).

La référence faite dans cette citation est au premier ouvrage d'économie publié par Marx en 1859, la *Contribution à la critique de l'économie politique*, dont *Le Capital* est la suite. Cette interrogation sur la richesse dans une société marchande se rencontrait déjà chez Smith (*cf. supra* le chapitre 3), et les *Principes* de Ricardo débutaient aussi par une définition de la marchandise, suivie, comme ici chez Marx, d'un examen de la distinction entre valeur d'usage et valeur d'échange (*cf. supra* le chapitre 4). En quoi ce « point de départ » est-il donc différent chez Marx de ce qu'il est chez ses prédécesseurs ? La réponse réside dans le concept de *valeur* (distincte de la valeur d'usage et de la valeur d'échange), qui conduit à celui d'*individu social* (défini comme un propriétaire de marchandise), puis à celui de *travail abstrait* (la substance de la valeur).

[bb.pages.article.menu.tree](#)



1.1. La valeur d'usage

Comme valeur d'usage, une marchandise satisfait un besoin :

« La marchandise est d'abord un objet extérieur, une chose qui par ses propriétés satisfait des besoins humains de n'importe quelle espèce ; que ces besoins aient pour origine l'estomac ou la fantaisie, leur nature ne change rien à l'affaire »

(P, p. 561-562 ; ES, p. 51).

Mais réciproquement, son utilité ne fait pas d'une chose *ipso facto* une marchandise :

« Une chose peut être utile et produit du travail humain, sans être marchandise. Quiconque, par son produit, satisfait ses propres besoins, ne crée qu'une valeur d'usage personnelle. Pour produire des marchandises, il doit non seulement produire des valeurs d'usage, mais des valeurs d'usage pour d'autres, des valeurs d'usage sociales »

(P, p. 568 ; ES, p. 36).

Cette notion de « valeur d'usage sociale » signifie qu'un bien ne possède pas en lui-même une utilité, du simple fait qu'il est, comme disait Smith, une « chose nécessaire à la vie ». Cette utilité ne vient pas davantage, comme chez Menger ou Jevons, d'un rapport subjectif entre l'individu et le bien dans la consommation (*cf. infra* le chapitre 6). La valeur d'usage est un caractère distinctif des *marchandises*, et elle n'existe donc que pour ces choses transférées par l'échange d'un individu à un autre, constituant ainsi l'objet de leur relation sociale. Cet attribut *qualitatif* n'a pas d'autre fonction que de situer les échangistes dans la position d'acheteur ou de vendeur, ce que souligne Marx un peu plus loin :

« Toutes les marchandises sont des non-valeurs d'usage pour ceux qui les possèdent et des valeurs d'usage pour ceux qui ne les possèdent pas »

1.2. La valeur d'échange

La valeur d'échange est aussi une notion relative, mais elle a un caractère *quantitatif*. C'est d'ailleurs pourquoi la valeur d'échange *n'est pas déterminée* par les valeurs d'usage des marchandises qui s'échangent :

« La valeur d'échange apparaît d'abord comme le rapport *quantitatif*, comme la proportion dans laquelle des valeurs d'usage d'espèce différente s'échangent l'une contre l'autre [...]. Mais, d'un autre côté, il est évident que l'on fait abstraction de la valeur d'usage des marchandises quand on les échange et que tout rapport d'échange est même caractérisé par cette abstraction. Dans l'échange, une valeur d'utilité vaut précisément autant que toute autre, pourvu qu'elle se trouve en proportion convenable [...]. Comme valeurs d'usage, les marchandises sont avant tout de qualité différente ; comme valeurs d'échange, elles ne peuvent être que de différente quantité »

(P, p. 563-564 ; ES, p. 52-53).

Cette séparation entre la valeur d'usage et la valeur d'échange était déjà présente chez Smith avec « le paradoxe de l'eau et du diamant ». Mais son fondement était peu clair, ce qui permit un siècle plus tard aux auteurs marginalistes de la contester, en arguant que Smith avait oublié un autre déterminant de la valeur d'échange entre deux biens : leurs quantités disponibles. Chez Marx, l'exclusion de la valeur d'usage du champ de la valeur d'échange s'explique par le fait qu'elle ne présente pas le caractère nécessaire à la détermination de la valeur d'échange : la commensurabilité. Selon la citation *supra*, la valeur d'usage d'une marchandise *est* ou *n'est pas*, selon la position (acheteur ou vendeur) de l'individu dans l'échange ; elle n'est pas *plus* ou *moins*. La détermination de la valeur d'échange requiert la définition de la notion de valeur.

1.3. La valeur

Marx définit la valeur comme la propriété commune à toutes les marchandises qui les

[bb.pages.article.menu.tree](#)



d'échange, qui constituent le mode de socialité dans l'économie de marché. La citation suivante résume cette définition de la valeur :

« La réalité que possède la valeur de la marchandise diffère en ceci de l'amie de Falstaff, la veuve l'Éveillé, qu'on ne sait où la prendre. Par un contraste des plus criants avec la grossièreté du corps de la marchandise, il n'est pas un atome de matière qui pénètre dans sa valeur. On peut donc tourner et retourner à volonté une marchandise prise à part ; en tant qu'objet de valeur, elle reste insaisissable. Si l'on se souvient cependant que les valeurs des marchandises n'ont qu'une réalité purement sociale, qu'elles ne l'acquièrent qu'en tant qu'elles sont des expressions de la même unité sociale, du travail humain, il devient évident que cette réalité sociale ne peut se manifester aussi que dans les transactions sociales, dans les rapports des marchandises les unes avec les autres. En fait, nous sommes partis de la valeur d'échange ou du rapport d'échange des marchandises pour trouver les traces de leur valeur qui y est cachée. Il nous faut revenir maintenant à cette forme sous laquelle la valeur nous est d'abord apparue »

(P, p. 576 ; ES, p. 62-63).

La référence au « travail humain » vient de ce que Marx considère le travail comme une « substance » qui confère aux marchandises une valeur (*cf. infra*). Mais on observera que cette référence est un élément subsidiaire, destiné à qualifier « l'unité sociale » dont les valeurs sont des « expressions ». Autrement dit, le concept de valeur est intelligible indépendamment de cette référence au travail, comme *grandeur exprimant l'unité de la société*. La traduction formelle que l'on peut donner de cette idée est la suivante (*cf. Deleplace, 1979*) : la valeur totale exprimant la société étant posée égale à 1, la quantité totale échangée X_i d'une marchandise quelconque i (avec $i = 1, \dots, n$) a une valeur V_i égale à une fraction de cette unité :

$$V_i = a_i \text{ avec } \sum_{i=1}^n a_i = 1 \quad (1)$$

[bb.pages.article.menu.tree](#)



Marx reproche aux économistes de ne pas avoir distingué entre valeur et valeur d'échange, et il critique les "ignorantins", tels que son contemporain Adolphe Wagner (1835-1917)^[3], qui ne comprennent pas cette distinction qu'il introduit dès les premières pages du *Capital*. En quoi est-elle si importante ? En ce qu'elle interdit de concevoir la détermination de la valeur d'échange entre deux marchandises i et j comme résultant d'un troc bilatéral. En vertu des équations (1) et (2), il ne peut y avoir de sens chez Marx à déterminer v_{ij} indépendamment de toutes les autres marchandises. Il s'agit là, dans des termes modernes, d'une conception du prix relatif comme composante d'un *système de prix*, quel que soit le principe (ce que Marx appelle la « substance ») qui détermine précisément les valeurs V_i . Sept ans avant les *Éléments d'économie politique pure* de Léon Walras (1874), *Le Capital* fournit pour la première fois une représentation explicite de l'économie de marché comme un système de grandeurs relatives^[4]. Encore s'agit-il d'une représentation différente puisque, on le verra, la monnaie joue chez Marx un rôle essentiel dans la formation des valeurs, de sorte que les valeurs d'échange ne sont pas comme chez Walras des prix *réels*.

2. La définition de l'individu comme producteur ou propriétaire de marchandise

Cette conception de la marchandise comme valeur, c'est-à-dire comme objet social, conduit à s'intéresser au statut chez Marx de l'agent économique. Le problème posé peut se résumer en une question : cet agent est-il défini comme un *producteur* ou un *propriétaire* de marchandise ?

2.1. L'enjeu de la distinction

Il est double. En premier lieu, on retrouve ici le problème déjà posé par Smith (*cf. supra* le chapitre 3) de la relation entre la division du travail et l'échange. La définition de l'agent économique comme producteur conduit à insister sur son universalité : on produit des biens dans toute société, quel que soit le lieu ou

On est donc naturellement amené à relier l'existence de la valeur des marchandises au travail de ceux qui les produisent, et à s'orienter vers une « théorie de la valeur-travail ». À l'inverse, la définition de l'agent économique comme propriétaire de marchandise n'a de sens que là où le lien social est l'échange. Cela n'implique rien quant à l'universalité ou l'historicité de ce lien : l'échange peut être considéré comme la forme naturelle des relations humaines (comme chez Smith), ou une forme « historiquement déterminée » (comme, on le verra, chez Marx). Mais, quelle que soit la position sur ce point, le présupposé est la propriété privée, puisque c'est elle qui rend possible la vente de l'objet (on peut seulement vendre ce que l'on possède) et souhaitable son achat (pour le posséder). La question centrale est alors celle du mode de validation sociale de la propriété privée (par son évaluation), et le concept de travail doit alors lui-même être adapté pour entrer dans ce cadre.

En second lieu, l'adoption d'une définition ou de l'autre conduit à des représentations différentes de ce qui est central dans la théorie classique depuis Quesnay (*cf. supra* le chapitre 2) : la structuration d'une société en classes. Si l'agent économique est défini comme un producteur de marchandise, et si la production est conçue comme dépense de travail, l'existence d'une autre classe que celle des travailleurs n'est pensable qu'à travers le rôle de non-travailleurs dans la production elle-même. Il faut alors comprendre comment, dans le « mode de production capitaliste », la division du travail s'accompagne nécessairement d'une organisation de la production par ceux qui n'ont pas le statut de travailleur (mais de propriétaire du capital). À l'inverse, si l'agent économique est défini comme un propriétaire de marchandise, la distinction entre les classes découle de la façon dont est socialement validée la propriété privée selon le type de marchandise possédée. L'asymétrie entre les capitalistes et les travailleurs traduit un mode de reconnaissance sociale (c'est-à-dire un mode d'évaluation) fondamentalement différent pour le capital et le travail.

Il faut observer que les deux définitions de l'agent économique comme producteur

[bb.pages.article.menu.tree](#)



définition, on donne la primauté *logique* à une théorie de la production ou à une théorie de l'échange. Le marxisme, en tant que courant de pensée issu de Marx, a de façon dominante privilégié la première définition ; elle permet en effet d'inclure la théorie du capitalisme dans une théorie générale de l'histoire des modes de production (qui résulte de la « contradiction entre le développement des forces productives et la nature des rapports de production »), et place au centre de l'analyse économique de la société la figure du travailleur^[5]. Une interprétation du *Capital* fondée sur la seconde définition peut cependant être soutenue.

2.2. Propriété privée et indépendance des individus

La justification de cette interprétation est à trouver dans la manière dont Marx situe l'émergence du *producteur individuel* à la fois dans l'histoire des sociétés et dans l'économie politique classique. Ce texte est issu d'une « Introduction » aux *Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie (Introduction à la critique de l'économie politique, 1857)*, non publiée du vivant de Marx :

« Notre présent objet est tout d'abord la *production matérielle*. Des individus qui produisent en société – donc une production d'individus socialement déterminée, tel est naturellement le point de départ. Le chasseur et le pêcheur isolés, ces exemplaires uniques d'où partent Smith et Ricardo, font partie des fictions pauvrement imaginées du XVIII^e siècle, de ces robinsonades qui, n'en déplaise à tels historiens de la civilisation, n'expriment nullement une simple réaction contre des excès de raffinement et un retour à ce qu'on se figure bien à tort comme l'état de nature. Le *Contrat social* de Rousseau, qui établit des rapports et des liens entre des sujets indépendants par nature ne repose pas non plus sur un tel naturalisme. Ce n'est là que l'apparence, apparence purement esthétique, des grandes et petites robinsonades. Il s'agit plutôt d'une anticipation de la "société civile", qui se préparait depuis le XVI^e siècle et qui, au XVIII^e, marchait à pas de géants vers sa maturité. Dans cette société de libre concurrence, chaque individu se présente comme dégagé des liens naturels, etc

– qui portent sur leurs épaules tout Smith et tout Ricardo – il apparaît comme un idéal dont ils situaient *l'existence dans le passé*. Pour eux, il était non un aboutissement historique, mais le point de départ de l'histoire. C'est que, d'après l'idée qu'ils se faisaient de la nature humaine, l'individu est conforme à la nature en tant qu'être issu de la nature et non en tant que fruit de l'histoire. Cette illusion fut jusqu'ici le propre de toute époque nouvelle »

(Marx, 1857, in P, p. 235-236).

Quatre points retiennent ici l'attention : a) « l'individu » n'a rien de naturel mais est un produit de la société (plus loin, Marx observe : « L'homme est [...] non seulement un animal social, mais un animal qui ne peut s'individualiser que dans la société », *ibid.*) ; b) c'est seulement au XVIII^e siècle que naît « cette idée de l'individu au singulier » (*ibid.*) ; c) il en est ainsi car alors s'établit une « société de libre concurrence » ; et d) celle-ci réunit « des sujets indépendants », dégagés des liens de dépendance collective des sociétés antérieures. Autrement dit, l'agent individuel n'apparaît (et avec lui l'illusion de son caractère « naturel ») que lorsque l'échange devient le lien social entre des sujets indépendants. La citation suivante, tirée du *Capital*, montre que cette position est aussi celle de Marx dans cet ouvrage (le terme « aliénation » est ici le terme juridique pour « vente », et « l'aliénation réciproque » est ainsi l'échange marchand) :

« Les choses sont par elles-mêmes extérieures à l'homme et, par conséquent, aliénables. Pour que l'aliénation soit réciproque, il faut tout simplement que les hommes se rapportent les uns aux autres, par une reconnaissance tacite, comme propriétaires privés de ces choses aliénables et, par là même, comme personnes indépendantes »

(P, p. 623 ; ES, p. 98).

La définition de l'individu comme « personne indépendante » du fait de la propriété privée constitue la spécificité du capitalisme par rapport aux modes de production précapitalistes, et Marx commence logiquement son analyse par le concept de

« Pour mettre ces choses en rapport les unes avec les autres à titre de marchandises, leurs gardiens doivent eux-mêmes se mettre en rapport entre eux à titre de personnes dont la volonté habite dans ces choses mêmes, de telle sorte que la volonté de l'un est aussi la volonté de l'autre et que chacun s'approprie la marchandise étrangère en abandonnant la sienne, au moyen d'un acte volontaire commun. Ils doivent donc se reconnaître réciproquement comme propriétaires privés. [...] Les personnes n'ont affaire ici les unes aux autres qu'autant qu'elles mettent certaines choses en rapport entre elles comme marchandises. Elles n'existent les unes pour les autres qu'à titre de représentants de la marchandise qu'elles possèdent »

(P, p. 619-620 ; ES, p. 95-96).

Il en découle une conséquence immédiate. On a vu *supra* que Marx conçoit les marchandises comme grandeurs de valeur, c'est-à-dire comme fraction de l'unité sociale ; du même coup, cela revient à concevoir les individus, propriétaires de ces marchandises, comme eux-mêmes des fractions déterminées de cette unité sociale. La différenciation sociale des individus est donc constitution d'un système de fractionnement de la société. Chaque individu est ainsi évalué dans l'échange comme fraction déterminée de la société ; il s'objective en cette fraction, au sens où il acquiert une réalité (sociale) distincte de son existence immédiate en tant qu'être privé. Cette fraction en laquelle chaque individu s'objective, et qui indique qu'il est rapporté à tous les autres dans la société, c'est la valeur des marchandises qu'il possède, qui est donc bien dans les termes de Marx, un « rapport social ».

Deux remarques permettent de préciser la signification de ce fractionnement de la société :

– puisque, à travers l'échange qui les socialise, les individus s'objectivent en des valeurs, c'est-à-dire en des fractions déterminées, on peut dire que l'homme n'existe socialement, dans le capitalisme, que sous la forme d'un nombre. L'individu est socialement un nombre : il ne peut être socialisé qu'en étant évalué. Cela n'est

[bb.pages.article.menu.tree](#)



de la vie sociale à mesure que les formes de socialité héritées du passé sont englouties par « l'eau glaciale du calcul égoïste »^[6] ;

– l'individu n'est pas socialisé en raison de sa singularité, de sa personnalité. Au contraire, celles-ci sont niées par l'échange, qui se caractérise justement par leur abstraction. C'est en tant qu'il est identique à tous les autres, réputé leur égal, que l'individu est reconnu comme être social. Son expression sociale dans l'égalité est ainsi la négation de sa « liberté » personnelle ; la personne subit une « aliénation » et est sujette au « fétichisme de la marchandise^[7] ».

On observera que les définitions de la valeur et de l'agent économique ne présupposent pas le concept de travail. Pour suivre Marx, on peut cependant l'introduire, en particulier à travers la distinction entre « travail concret » et « travail abstrait ».

3. Travail concret, travail abstrait

Selon Marx, le travail est à la fois la substance et la mesure de la valeur :

« Le quelque chose de commun qui se montre dans le rapport d'échange ou dans la valeur d'échange des marchandises est par conséquent leur valeur ; et une valeur d'usage, ou un article quelconque, n'a une valeur qu'autant que du travail humain est matérialisé en lui. Comment mesurer maintenant la grandeur de sa valeur ? Par le *quantum* de la substance "créatrice de valeur" contenue en lui, du travail. La quantité de travail elle-même a pour mesure sa durée dans le temps, et le temps de travail possède de nouveau sa mesure dans les parties du temps tels que l'heure, le jour, etc. »

(P, p. 565 ; ES, p. 54).

Et Marx termine sa présentation de la valeur par la phrase suivante :

« Nous connaissons maintenant la substance de la valeur : c'est le travail. Nous connaissons la mesure de sa quantité : c'est la durée du travail »

meilleur dans [son] livre ». Il faut examiner ce que recouvre cette idée, avant de revenir sur la notion de valeur d'échange.

3.1. Le « caractère double du travail »

Il faut repartir d'une citation donnée *supra* à propos du passage de la valeur d'usage à la valeur d'échange : « On fait abstraction de la valeur d'usage des marchandises quand on les échange et tout rapport d'échange est même caractérisé par cette abstraction » (P, p. 564 ; ES, p. 53). Cette « abstraction » s'applique du même coup aux travaux particuliers (« concrets ») qui ont été dépensés pour produire les marchandises :

« Avec les caractères utiles particuliers des produits du travail disparaissent en même temps, et le caractère utile des travaux qui y sont contenus, et les formes concrètes diverses qui distinguent une espèce de travail d'une autre espèce. Il ne reste donc plus que le caractère commun de ces travaux, ils sont tous ramenés au même travail humain, à une dépense de force humaine de travail sans égard à la forme particulière sous laquelle cette force a été dépensée »

(P, p. 565 ; ES, p. 54).

Ce ne sont donc pas les conditions immédiates de la production d'une marchandise qui déterminent sa valeur ; celle-ci est au contraire une fraction du travail total dépensé dans la société, dont chaque unité est égalisée à toutes les autres dans l'échange :

« On pourrait s'imaginer que si la valeur d'une marchandise est déterminée d'après le quantum de travail dépensé pendant sa production, plus un homme est paresseux ou inhabile, plus sa marchandise a de la valeur, parce qu'il emploie plus de temps à sa fabrication. Mais le travail qui forme la substance de la valeur des marchandises est du travail égal et indistinct, une dépense de la même force. La force de travail de la société tout entière, laquelle se manifeste dans l'ensemble des valeurs, ne compte par conséquent que comme force unique

L'affirmation du « caractère double du travail » n'est donc rien d'autre, dans la présentation qui est ici faite de la théorie de la valeur chez Marx, qu'une manière particulière d'exprimer ce qui a été mis en évidence *supra* : dans la société marchande, l'individu est reconnu comme fraction de la totalité de la société, cette existence sociale faisant abstraction de sa singularité en tant que personne. Marx a raison de souligner l'importance de ce résultat, inédit dans la pensée économique. Mais il n'implique nullement que la personne singulière soit appréhendée comme travailleur concret, et que l'individu social le soit comme *quantum* de travail abstrait. C'est *l'individu lui-même* qui a « un caractère double », privé et social, et son éventuel travail ne fait rien à l'affaire. Dans les expressions « travail privé » et « travail social », c'est la distinction entre les adjectifs qui est importante, non le substantif commun. La « division sociale du travail » n'est qu'une autre façon de désigner une société de propriété privée.

La référence au travail est, au mieux redondante, au pire source de difficultés, qui ont alimenté l'abondante littérature interprétative du premier chapitre du *Capital* : comment rendre compte de l'existence de non-travailleurs ? comment calculer pratiquement le *quantum* de travail ? Marx lui-même est responsable de plusieurs fausses pistes, par l'utilisation de termes tels que « travail physiologique » (P, p. 574 ; ES, p. 61), qui est « une dépense productive du cerveau, des muscles, des nerfs, de la main de l'homme » (P, p. 571 ; ES, p. 59) ; ou encore « temps socialement nécessaire à la production des marchandises », qui est un travail moyen, « exécuté avec le degré moyen d'habileté et d'intensité et dans des conditions qui, par rapport au milieu social donné, sont normales » (P, p. 566 ; ES, p. 55). Mais l'analyse de la société marchande présente dans *Le capital* résiste à ces difficultés, pourvu qu'on s'abstienne de leur donner libre cours^[8]. Une autre difficulté par contre se présente, qu'on l'exprime en utilisant ou non le terme « travail ».

3.2. Valeur, équivalent général et prix monétaire

Au couple valeur d'usage/valeur, Marx fait correspondre le couple

[bb.pages.article.menu.tree](#)



« Il n'y a que les produits de travaux privés et indépendants les uns des autres qui se présentent comme marchandises réciproquement échangeables »

(P, p. 569 ; ES, p. 57).

– une quantité de travail social, ce qu'indiquait la citation sur « la veuve l'Éveillé » :

« les valeurs des marchandises n'ont qu'une réalité purement sociale, elles ne l'acquièrent qu'en tant qu'elles sont des expressions de la même unité sociale, du travail humain »

(P, p. 576 ; ES, p. 62-63).

On se souvient que cette citation continuait par : « Il devient évident que cette réalité sociale ne peut se manifester que dans les transactions sociales, dans les rapports des marchandises les unes avec les autres » (*ibid.*). Cette transformation des travaux privés en travail social dans l'échange n'est possible selon Marx que grâce à la monnaie, au moyen de laquelle ils sont rendus commensurables lors de l'échange des marchandises. La monnaie est ainsi introduite dans la théorie de la valeur comme un *équivalent général*, c'est-à-dire un objet dont une quantité déterminée est de valeur égale à celle de la marchandise contre laquelle il s'échange. De la sorte, l'équivalent général rend visible le caractère social de la marchandise et du travail qui l'a produite. La valeur d'échange d'une marchandise, expression objective de sa valeur (sa « forme phénoménale » dans les termes de Marx) est donc nécessairement une quantité de cet équivalent général, un *prix monétaire*, et non un *prix réel* exprimé dans un étalon arbitraire comme dans l'économie politique classique (*cf. supra* les chapitres 3 et 4) ou dans un numéraire arbitraire comme chez Walras (*cf. infra* le chapitre 6).

Cette nécessité d'un équivalent général est justifiée ainsi par Marx dans la *Contribution à la critique de l'économie politique* :

« [Le terme social signifie] un mode spécifique de la socialité. Tout d'abord, la simplicité indifférenciée du travail, c'est l'égalité des travaux d'individus différents : les travaux de ces individus se trouvent dans un rapport de

travail de tous les autres individus comme du travail égal. De plus, dans la valeur d'échange, le temps de travail de chaque individu apparaît de façon immédiate comme *temps de travail général*, et ce *caractère général* du travail individuel en est comme le *caractère social* [...]. Comme temps de travail général, il est représenté dans un produit général, un *équivalent général*, un quantum déterminé de temps de travail matérialisé, indifférent à la forme déterminée de la valeur d'usage sous laquelle il apparaît directement comme produit de tel individu susceptible d'être converti à volonté en toute autre forme de valeur d'usage sous laquelle il se présente comme produit de tout autre individu. Il n'est grandeur *sociale* qu'en tant qu'il est cette grandeur *générale*. Pour aboutir à une valeur d'échange, le travail de l'individu doit aboutir à un *équivalent général*

»

(Marx, 1859, in P, p. 282-283 ; souligné par Marx).

Il convient donc à présent d'étudier la relation entre valeur et monnaie. Cette étude doit permettre au surplus de répondre à une question que cette présentation de la théorie de la valeur de Marx pose inévitablement : puisque la définition du mode marchand de socialité ne présuppose pas la référence au concept de travail (dont on a vu qu'il lui est ajouté), celui-ci est-il néanmoins nécessaire à la compréhension de la forme sous laquelle la socialité des individus se manifeste dans les échanges, c'est-à-dire à l'analyse de la *formation des prix des marchandises* ?

Section 3. La théorie de la monnaie : monnaie-marchandise, monnaie « idéale », monnaie « réelle »

La théorie monétaire généralement attribuée à Marx repose sur l'idée que la monnaie est une marchandise particulière^[9]. On soutiendra ici que Marx fournit des arguments pour considérer la monnaie comme une condition de l'existence des marchandises sans en être une elle-même. La monnaie se présente alors comme

[bb.pages.article.menu.tree](#)



Le point de départ de l'analyse est le rôle de la monnaie dans l'homogénéisation des travaux privés. Elle débouche sur une étude des « formes de la valeur », où est tentée par Marx l'intégration de la monnaie dans la théorie de la valeur.

1.1. Monnaie et hétérogénéité des travaux

La monnaie est pour Marx ce qui, dans l'échange, permet de rendre commensurables des marchandises hétérogènes par leurs valeurs d'usage, et donc de les faire exister comme grandeurs de valeur. Du fait qu'au couple valeur d'usage/valeur il fait correspondre le couple travail concret (privé)/travail abstrait (social), la monnaie est aussi ce qui permet de rendre commensurables des travaux privés hétérogènes, et donc de les faire exister comme quantités de travail social. Mais ceci est une *conséquence* de cela, et non sa cause. Malgré l'importance que Marx attribue au travail comme « substance » de la valeur, la constitution de l'unité sociale (la valeur) se fait par l'évaluation des *marchandises* en monnaie, lors de leur échange, et non par celle des *travaux* en monnaie, lors de l'échange de ceux-ci dans la relation salariale. La preuve en est que la monnaie est introduite par Marx dès l'analyse de l'échange, dans le chapitre 1 du *Capital*, bien avant l'introduction du salariat (qui se fait seulement dans le chapitre 6).

Il s'agit là d'une différence manifeste avec Ricardo. Dans l'addition des diverses quantités de travail incorporées dans les marchandises, celui-ci rencontre aussi le problème de leur proportionnalité : les heures chronométriques fournies par les différents travailleurs ne doivent pas être comptabilisées de la même manière. Et il résout ce problème, à la suite de Smith, en supposant que l'échelle donnée des salaires fournit une approximation acceptable de la hiérarchie des travaux^[10] : si un travailleur est payé deux fois le salaire horaire de base, l'heure de travail qu'il fournit doit être comptabilisée pour le double de l'heure ordinaire. C'est donc bien la relation salariale elle-même qui proportionne les différents travaux. Il en va autrement chez Marx : cette tâche incombe, non à l'échange des travaux, mais à celle de leurs produits : et la monnaie qui est ainsi l'instrument de cette « manière

[bb.pages.article.menu.tree](#)



Mais du même coup, on pressent que la référence au travail n'est pas plus nécessaire à la compréhension de la monnaie qu'elle ne l'est à celle de la valeur. C'est ce qui se vérifiera avec les difficultés rencontrées par Marx pour caractériser le travail du producteur de ce qui est pour lui la monnaie par excellence : l'or. C'est dans l'étude de l'échange en général, considéré comme relation sociale, que peut se découvrir la nature de la monnaie, et non dans l'analyse des caractéristiques du travail, quelle que soit sa forme (salarisée ou non). Or c'est précisément ce rôle de la monnaie pour exprimer la valeur des marchandises dans les transactions elles-mêmes que, selon Marx, les économistes (y compris les meilleurs) ont été incapables d'analyser :

« L'économie politique classique n'a jamais réussi à déduire de son analyse de la marchandise, et spécialement de la valeur de cette marchandise, la forme sous laquelle elle devient valeur d'échange, et c'est là un de ses vices principaux. Ce sont précisément ses meilleurs représentants, tels qu'Adam Smith et Ricardo, qui traitent la forme valeur comme quelque chose d'indifférent ou n'ayant aucun rapport intime avec la nature de la marchandise elle-même. Ce n'est pas seulement parce que la valeur comme quantité absorbe leur attention. La raison en est plus profonde. La forme valeur du produit du travail est la forme la plus abstraite et la plus générale du mode de production actuel, qui acquiert par cela même un caractère historique, celui d'un mode particulier de production sociale. Si on commet l'erreur de la prendre pour la forme naturelle, éternelle, de toute production dans toute société on perd nécessairement de vue le côté spécifique de la forme valeur, puis de la forme marchandise et, à un degré plus développé, de la forme argent, forme capital etc. C'est ce qui explique pourquoi on trouve chez des économistes complètement d'accord entre eux sur la mesure de la quantité de valeur par la durée du travail, les idées les plus diverses et les plus contradictoires sur l'argent, c'est-à-dire sur la forme fixe de l'équivalent général. On remarque cela surtout dès qu'il s'agit de questions telles que celle des banques par exemple ; c'est alors à n'en plus finir avec les définitions de la monnaie et les lieux communs constamment débités à ce propos »

monétaire. L'étude de celle-ci, avant Marx comme depuis, confirme la justesse de ce point de vue (*cf.* par exemple *supra* le chapitre 4 et *infra* le chapitre 9). Il faut cependant se demander s'il y réussit davantage. Il accorde en tout cas à cette question une attention bien plus marquée que ses prédécesseurs ou successeurs (à l'exception notable de Keynes), puisque sa théorie de la monnaie apparaît dès les premières pages du *Capital*, avec l'analyse des « formes de la valeur ».

1.2. Les « formes de la valeur »

Marx introduit la monnaie dans sa théorie de la valeur en examinant successivement les diverses « formes » sous lesquelles la valeur d'une marchandise se manifeste. Une « forme de la valeur » est la traduction concrète qu'elle prend dans l'échange, comme l'image d'un corps qui se reflète dans un miroir. Elle n'est rien d'autre que la valeur d'échange de la marchandise, et la distinction entre ces différentes « formes » découle simplement de ce en quoi on mesure cette valeur d'échange. Marx en distingue quatre :

I. La « forme simple ou accidentelle » : la valeur d'échange de i est une quantité d'une marchandise j quelconque contre laquelle elle s'échange.

II. La « forme développée » : la valeur d'échange de i est la série des quantités des marchandises $1...j...n$ contre lesquelles elle s'échange :

« La valeur d'une marchandise, de la toile par exemple, est maintenant représentée dans d'autres éléments innombrables. Elle se reflète dans tout autre corps de marchandise comme en un miroir »

(P, p. 594 ; ES, p. 76).

III. La « forme valeur générale » : ce sont à présent les valeurs d'échange des marchandises $1...j...n$ qui sont mesurées par des quantités de i , qui est leur unité de mesure commune ou « équivalent général » :

« C'est ainsi que les marchandises se montrent les unes aux autres non

IV. La « forme monnaie ou argent » : la valeur d'échange devient le prix monétaire ; « l'équivalent général » de toutes les marchandises n'est plus une marchandise *i* arbitraire, mais cette marchandise que la société a consacrée comme monnaie, l'or :

« La forme IV, au contraire, ne diffère en rien de la forme III si ce n'est que maintenant c'est l'or qui possède à la place de la toile la forme équivalent général. Le progrès consiste tout simplement en ce que la forme d'échangeabilité immédiate et universelle, ou la forme d'équivalent général, s'est incorporée définitivement dans la forme naturelle et spécifique de l'or »

(P, p. 603 ; ES, p. 82).

En quoi cette analyse des « formes de la valeur » diffère-t-elle de la relation entre la valeur et la monnaie chez les économistes classiques ? Elle s'en distingue sur un point important : chez Smith comme chez Ricardo, la question de la mesure de la valeur d'échange (l'étalon) est séparée de celle de l'intermédiaire des échanges (la monnaie)^[11] ; la valeur d'échange est *réelle*. Chez Marx, la seule unité de mesure socialement reconnue de la valeur d'échange est le moyen d'échange, la monnaie ; et l'existence de l'échange monétaire est la négation de la fiction attribuée par Marx aux économistes classiques, l'échange de troc :

« On peut donc s'imaginer qu'on a la faculté de rendre toutes les marchandises immédiatement échangeables, comme on peut se figurer que tous les catholiques peuvent être faits papes en même temps. Mais, en réalité, la forme valeur relative générale et la forme équivalent général sont les deux pôles opposés, se supposant et se repoussant réciproquement, du même rapport social des marchandises. Cette impossibilité d'échange immédiat entre les marchandises est un des principaux inconvénients attachés à la forme actuelle de la production dans laquelle cependant l'économiste bourgeois voit le *nec plus ultra* de la liberté humaine et de l'indépendance individuelle »

(P, p. 601, note ; ES, p. 81, note).

Mais alors il apparaît contradictoire, comme le fait Marx, de vouloir déduire la «

nodal est le passage de la forme II à la forme III, qui fait apparaître le concept d'équivalent général ; la forme IV « ne diffère en rien », dit Marx, de la forme III, si ce n'est le remplacement de *i* par l'or. Que la monnaie soit ainsi déduite de l'équivalent général suppose qu'elle ait une valeur et qu'elle soit une marchandise au même titre que les « miroirs » utilisés pour les formes I et II. Elle est même la marchandise par excellence, puisque l'équivalent général est, conformément à la citation *supra* tirée de Marx (1859), du « travail général matérialisé ».

L'analyse des « formes de la valeur » conduit donc à la conclusion suivante : *la monnaie est intégrée par Marx dans sa théorie de la valeur en tant que marchandise*. À présent, il faut, comme pour tout auteur, se poser la question : cette intégration est-elle réussie, c'est-à-dire est-elle cohérente à la fois avec la théorie de la valeur et avec la définition de la monnaie ?

2. La monnaie, condition de l'existence des marchandises

En fait, la critique de l'intégration de la monnaie dans la théorie de la valeur est faite par Marx dès le chapitre 2 du *Capital* (intitulé « Des échanges »). Elle s'appuie, non sans ambiguïtés, sur « l'exclusion » de la monnaie, et apparaît contradictoire avec le souci de conserver à la monnaie un statut de marchandise à travers le « troc de l'or ».

2.1. la monnaie, marchandise « exclue »

Le point de départ du chapitre 2 est l'affirmation de la conception de l'échange analysée *supra*, comme un rapport social entre propriétaires privés. On y trouve la citation déjà donnée dans la section précédente :

« [...] chacun s'approprie la marchandise étrangère en abandonnant la sienne, au moyen d'un acte volontaire commun. Ils doivent donc se reconnaître réciproquement comme propriétaires privés »

- comme acheteur, l'individu est attiré par la valeur d'usage de la marchandise qu'il achète (qui, par contre, n'a aucune valeur d'usage pour son vendeur) ; il s'agit là seulement d'une question de goûts, et « l'échange n'est pour lui qu'une affaire individuelle » (P, p. 621 ; ES, p. 96) ;
- comme vendeur, l'individu veut réaliser la valeur de la marchandise qu'il possède, quelle que soit la raison qui pousse un autre à la lui acheter ; il s'agit là d'une question d'évaluation par d'autres, et « l'échange est pour lui un acte social général » (P, p. 621-622 ; ES, p. 96).

Considéré ainsi, l'échange ne peut pas exister :

« Mais le même acte ne peut être simultanément pour tous les échangistes de marchandises simplement individuel et, en même temps, simplement social et général. Considérons la chose de plus près : pour chaque possesseur de marchandises, toute marchandise étrangère est un équivalent particulier de la sienne ; sa marchandise est, par conséquent, l'équivalent général de toutes les autres. Mais comme tous les échangistes se trouvent dans le même cas, aucune marchandise n'est équivalent général, et la valeur relative des marchandises ne possède aucune forme générale sous laquelle elles puissent être comparées comme quantités de valeur. En un mot, elles ne jouent pas les unes vis-à-vis des autres le rôle de marchandises mais celui de simples produits ou de valeurs d'usage »

(P, p. 622 ; ES, p. 96-97).

Cette affirmation est une critique lucide de l'idée, formulée par Marx au chapitre 1, selon laquelle les formes non monétaires de la valeur sont pertinentes pour la compréhension d'une société marchande. L'expression des valeurs des marchandises requiert une mesure commune de tous les travaux privés ; les relations spontanées entre individus suscitent autant de mesures possibles des marchandises, et donc il ne peut y en avoir aucune qui soit commune. Ces mesures ne sont que subjectives, et les relations de troc entre les agents privés n'ont pas de

avec ce que Marx écrit dans le chapitre 1, la « forme monnaie » de la valeur IV n'est pas un « progrès » sur la « forme valeur générale » III (et, par voie de conséquence, sur les formes « simple » I et « développée » II) ; elle constitue une rupture fondamentale, qui change complètement la nature de l'échange. Qu'est-il arrivé ?

« Cet équivalent général ne peut être le résultat que d'une action sociale. Une marchandise spéciale est donc mise à part par un acte commun des autres marchandises et sert à exposer leurs valeurs réciproques. La forme naturelle de cette marchandise devient ainsi la forme équivalent socialement valide. Le rôle d'équivalent général est désormais la fonction sociale spécifique de la marchandise exclue, et elle devient argent »

(P, p. 622 ; ES, p. 97).

On notera l'ambiguïté de ces phrases. D'un côté, la monnaie est conçue comme équivalent général, et à ce titre, elle est une « marchandise spéciale » ; d'un autre côté, elle est le « résultat d'une action sociale » spécifique, qui l'« exclut ». Cette « action sociale » n'a rien d'un processus historique (comme chez Smith) dans lequel l'humanité découvrirait progressivement que les métaux précieux ont des propriétés naturelles les rendant éligibles à la fonction de moyen d'échange, transformant ainsi une économie de troc en économie monétaire. Elle intervient dans le fonctionnement régulier de la société marchande : c'est la création de monnaie, dans laquelle, selon Marx, une marchandise (l'or) devient monnaie :

« La difficulté ne consiste pas à comprendre que la monnaie est marchandise, mais à savoir comment et pourquoi une marchandise devient monnaie »

(P, p. 629 ; ES, p. 102).

Comment l'or devient-il monnaie ? Par son troc.

2.2. Le « troc de l'or »

Selon Marx, parce que la monnaie est une marchandise, la théorie de la valeur s'y

[bb.pages.article.menu.tree](#)



le *quantum* de toute autre marchandise qui a exigé un travail de même durée. Cette fixation de sa quantité de valeur relative a lieu à la source même de sa production dans son premier échange. Dès qu'il entre dans la circulation comme monnaie, sa valeur est donnée »

(P, p. 628-629 ; ES, p. 102).

Cette affirmation est répétée au chapitre 3, lorsqu'est analysé le moyen de circulation :

« Pour fonctionner en qualité de monnaie, l'or doit naturellement se présenter sur le marché en un point quelconque. Il entre sur le marché à la source même de sa production, c'est-à-dire là où il se troque comme produit immédiat du travail contre un autre produit de même valeur »

(P, p. 648 ; ES, p. 117).

À la différence des autres marchandises, dont, on l'a vu, le troc n'a pas de caractère social mais est un rapport purement privé, le troc de l'or, c'est-à-dire l'échange qu'en fait son producteur contre n'importe quelle marchandise, est cette « action sociale » dans laquelle est créée la monnaie. Là résiderait la « spécialité » de la marchandise-monnaie.

Cette affirmation est surprenante si on la confronte à l'insistance mise par Marx sur le « caractère double » du travail, privé et social. Le travail du producteur d'or est en effet dépourvu de ce double caractère, car de deux choses l'une :

- soit il est immédiatement social, au moment où il est dépensé, ce qui permet aux marchandises échangées contre lui d'exprimer leur valeur ; mais ce travail n'est par définition jamais privé ;
- soit l'or est bien produit par du travail privé, mais celui-ci ne peut être évalué socialement du fait de son troc contre un bien quelconque, puisque seul l'échange contre monnaie permet une telle évaluation.

En l'absence de double caractère du travail qui le produit, l'or troqué au sortir de la

voudrait l'établir Marx avec sa théorie des « formes de la valeur ») de l'existence des marchandises, mais au contraire sa *condition*. La monnaie ne peut être déduite de la valeur, mais est la condition de l'évaluation sociale des individus dans la société marchande.

On observera que cette conclusion surprenante n'est pas atteinte en écartant le travail de la théorie de la valeur, comme j'avais suggéré de le faire, mais en prenant appui sur le « caractère double du travail » souligné par Marx. Évidemment, le résultat eût été le même si au lieu du *producteur* d'or on avait considéré le *possesseur* d'or, pour l'interroger sur son double caractère de personne privée et d'individu social : parler de la division sociale du travail, c'est en effet, on l'a vu, parler d'une société de propriété privée.

3. L'unité de compte et le moyen d'achat

L'analyse précédente conduit à rejeter une conception de la monnaie-marchandise, même « spéciale ». Ce rejet mène au-delà du simple constat que Marx ne parvient pas davantage que les économistes qu'il critique à intégrer la monnaie dans sa théorie de la valeur. Car, en poursuivant un objectif hors d'atteinte, il pose deux questions essentielles, celle de la monnaie comme *unité de compte* (qui est la condition de l'évaluation sociale des individus), et celle de la *création monétaire* (quelle est la procédure – « l'action sociale » – qui permet à un objet – ici l'or – de devenir monnaie ?). Et il conduit à déduire de son analyse une proposition qui atteste que ces questions *doivent être traitées ensemble* : la monnaie est la condition de l'échange comme relation sociale en ce qu'elle fournit une mesure commune des marchandises et de leurs propriétaires, mais elle n'est pas créée à travers un échange. Mais pour comprendre comment elle est créée, il faut l'examiner sous deux aspects, unité de compte et moyen d'achat, ce qui révèle une possibilité de crise.

3.1. La « monnaie idéale » (l'unité de compte)

[bb.pages.article.menu.tree](#)



que l'or est la marchandise qui remplit les fonctions de monnaie » (P, p. 630 ; ES, p. 104).

Lorsque le possesseur de la marchandise se présente dans l'échange, il lui attache un « prix idéal », c'est-à-dire une quantité définie de cette unité de mesure socialement reconnue de la valeur d'échange, la monnaie :

« Le prix ou la forme monnaie des marchandises est, comme la forme valeur en général, distincte de leur corps ou de leur forme naturelle, quelque chose d'idéal. La valeur du fer, de la toile, du froment, etc., réside dans ces choses mêmes, quoique invisiblement. Elle est représentée par leur égalité avec l'or, par un rapport avec ce métal, qui n'existe, pour ainsi dire, que dans la tête des marchandises. L'échangiste est donc obligé soit de leur prêter sa propre langue, soit de leur attacher des inscriptions sur du papier pour annoncer leur prix au monde extérieur »

(P, p. 632 ; ES, p. 105).

Pour que l'échangiste « annonce son prix », la monnaie est nécessaire, mais seulement sous une forme « idéale » :

« L'expression de la valeur des marchandises en or étant tout simplement idéale, il n'est besoin pour cette opération que d'un or idéal ou qui n'existe que dans l'imagination. [...] Dans sa fonction de mesure des valeurs la monnaie n'est employée que comme monnaie idéale »

(P, p. 632-633 ; ES, p. 105-106).

Cette « monnaie idéale » est tout simplement l'unité de compte, qui fournit le langage commun dans lequel les prix des marchandises doivent être mesurés pour que leurs valeurs puissent s'exprimer lorsqu'elles entrent dans l'échange :

« Les marchandises se disent dans leurs noms d'argent ce qu'elles valent, et la monnaie sert comme monnaie de compte toutes les fois qu'il s'agit de fixer une

duplication » (P, p. 633 ; ES, p. 106). On observera que cette fonction d'unité de compte fait ainsi partie chez Marx de la définition de la monnaie ; cela contraste avec son absence dans l'économie politique tant classique que marginaliste, où la mesure des valeurs d'échange est non monétaire (il faudra attendre Keynes, 1930, et bien sûr Keynes, 1936, pour retrouver une analyse monétaire fondée sur l'unité de compte).

3.2. La « monnaie réelle » (le moyen d'achat)

Cette expression de la valeur de la marchandise « annoncée » par son vendeur n'est cependant encore qu'« idéale ». D'un côté, la marchandise a une forme bien réelle (« la grossièreté de son corps », lisait-on dans la citation de la veuve l'Éveillé), mais non sociale puisque dépourvue de mesure commune ; d'un autre côté, elle a une forme sociale (son prix en monnaie), mais qui, tant que la vente n'est pas conclue, est seulement « idéale » :

« La forme usuelle de la marchandise en est la forme réelle, tandis que sa valeur d'échange n'est exprimée qu'idéalement, en or imaginé, par son prix »

(P, p. 643 ; ES, p. 114).

Ce n'est pas en effet parce que son vendeur l'estime à un certain prix en monnaie que les acheteurs sont prêts à le payer. Le test est donc que le prix « idéal » proposé par le vendeur devienne « réel » du fait que la vente se réalise *effectivement* à ce prix contre la fourniture d'une monnaie qui est à présent, non plus unité de compte (« monnaie idéale »), mais moyen d'achat (« monnaie réelle ») :

« La *réalisation du prix* ou de la forme valeur purement idéale de la marchandise est, en même temps, la réalisation inverse de la valeur d'usage purement idéale de la monnaie. [...] L'or est devenu monnaie idéale ou mesure des valeurs, parce que les marchandises exprimaient leurs valeurs en lui et en faisaient ainsi leur figure valeur imaginée, opposée à leurs formes naturelles de produits utiles. Il devient monnaie réelle par l'aliénation universelle des marchandises. Ce

même travail social. À voir une pièce de monnaie, on ne saurait dire quel article a été converti en elle. La monnaie peut donc être de la boue, quoique la boue ne soit pas monnaie »

(P, p. 647-648 ; ES, p. 117-118 ; souligné par Marx).

À quelles conditions peut intervenir ici la « réalisation » du prix « idéal » ? Autrement dit, à quelles conditions le prix monétaire effectivement constaté dans l'échange (= la quantité de monnaie-moyen d'achat par unité de marchandise échangée) est-il *égal* au prix monétaire attendu par le vendeur (= la quantité de monnaie unité de compte par unité de marchandise proposée à la vente) ? On voit bien que la présence d'un pouvoir d'achat monétaire entre les mains des acheteurs est une condition nécessaire mais non suffisante ; il faut que ce pouvoir d'achat soit *précisément* celui qui assure cette égalité. Dans les termes habituels des économistes, il faut que la confrontation de l'offre et de la demande aboutisse à la formation d'un prix monétaire de la marchandise égal au prix attendu par l'offreur.

On a donc besoin à ce point d'une *théorie de la formation des prix monétaires des marchandises*. Quelle est celle de Marx ? D'une façon surprenante, il n'y a pas de réponse à cette question dans ce chapitre 3 sur la monnaie, alors qu'on perçoit bien que la théorie de la monnaie (unité de compte et moyen d'achat) se confond à présent avec la théorie du prix (« idéal » et « réalisé »). Autrement dit, il ne s'agit plus, comme a vainement tenté de le faire Marx dans son analyse des « formes de la valeur », d'intégrer la théorie de la monnaie dans la théorie de la valeur, mais d'élaborer une théorie de la monnaie qui soit en même temps une théorie du prix. Pourquoi donc Marx n'affronte-t-il pas cette question à ce point d'avancement du *Capital* ? On peut supposer qu'il est pressé de passer de l'analyse de la marchandise à celle du capital (ce qu'il fait à partir du chapitre 4, *cf. infra*), et qu'il estime plus important pour cela dans le reste du chapitre 3 d'analyser d'autres fonctions de la monnaie : « moyen de circulation » au niveau macroéconomique (avec la détermination du niveau général des prix et de la vitesse de circulation de la

3.3. Le « saut périlleux de la marchandise » (la possibilité de crise)

Pourtant, en posant dans un même mouvement la question de la relation entre monnaie « idéale » (unité de compte) et monnaie « réelle » (moyen d'achat) et celle de la relation entre prix « idéal » (attendu par le vendeur) et prix « réalisé » (effectif), Marx prend conscience que le prix « réalisé » peut être *inférieur* au prix « idéal ». Dans ses propres termes, deux facteurs peuvent l'expliquer, même si la marchandise est une valeur d'usage pour ses acheteurs potentiels : soit le travail privé estimé comme du travail social par son producteur est moins que cela ; soit la quantité de la marchandise apportée au marché ne peut être intégralement écoulée qu'à un prix inférieur :

« Si l'estomac du marché ne peut pas absorber toute la toile au prix normal de 2 sh. par mètre, cela prouve qu'une trop grande partie du travail social a été dépensée sous forme de tissage. L'effet est le même que si chaque tisserand en particulier avait employé pour son produit individuel plus que le travail nécessaire socialement. C'est le cas de dire ici selon le proverbe allemand : "Pris ensemble, ensemble pendus." Toute la toile sur le marché ne constitue qu'un seul article de commerce dont chaque morceau n'est qu'une partie aliquote »

(P, p. 646 ; ES, p. 116).

La transformation du prix « idéal » en prix « réalisé » n'est donc pas garantie, tout au contraire. C'est un « saut périlleux » que doit exécuter la marchandise :

« La valeur de la marchandise saute de son propre corps dans celui de l'or. C'est son saut périlleux. S'il manque, elle ne s'en portera pas plus mal, mais son possesseur sera frustré »

(P, p. 645 ; ES, p. 115).

Cette « frustration » n'a rien de psychologique : elle se mesure précisément par l'écart entre le prix « idéal » (espéré par le vendeur) et le prix « réalisé » (qu'il amène en fin de compte). Toute entrée d'un possesseur de marchandise sur le

« Voici comment se présente la possibilité de la crise dans la métamorphose de la marchandise. Premièrement, il faut que la marchandise, qui, en tant que valeur d'usage, existe réellement, et en tant que valeur d'échange, dans le prix, existe idéalement, soit transformée en argent. [...] La possibilité de la crise, pour autant qu'elle apparaît dans la forme simple de la métamorphose, résulte donc uniquement de ceci : les formes différentes – les phases – que la marchandise parcourt dans son mouvement, d'une part sont des formes et des phases qui se complètent nécessairement, mais par ailleurs, malgré cette cohérence interne nécessaire, ce sont des parties et des formes du procès indépendantes, qui peuvent être et qui sont séparées, qui ne coïncident pas dans le temps ni dans l'espace. La possibilité de la crise réside donc uniquement dans la séparation de la vente et de l'achat. [...] La vente et l'achat peuvent être disjoints. Ils sont donc crise en puissance et leur conjonction demeure toujours un moment critique pour la marchandise »

(Marx, 1861-1863, tome II, p. 606-608 ; P.2, p. 474-476).

Marx remarque que cette possibilité de crise n'existe pas dans le troc, où le seul « embarras » possible (pour parler comme Smith) intervient lorsque le bien n'est pas valeur d'usage pour l'acheteur ; mais alors il n'y a pas d'échange du tout. Ici, le « moment critique » ne vient pas de ce que la marchandise est dépourvue de valeur d'usage, mais de ce que la quantité de monnaie qui achète la marchandise est inférieure à ce qu'en attendait son vendeur. Et ceci vient du fait que, dans l'échange monétaire, une vente n'est pas *ipso facto* un achat.

Mais Marx ne voit pas que cette « possibilité de crise » ne peut être vraiment analysée que si on dispose d'une théorie explicative du *niveau* de l'écart entre le prix « idéal » et le prix « réalisé », prélude à une analyse du *processus d'ajustement* qui rend compte de l'évolution de cet écart. Et il concentre son attention dans le livre II du *Capital* sur la « transformation de la possibilité de la crise en sa réalité », c'est-à-dire le problème de la *crise générale* liée à la circulation de la valeur dans une

En l'absence d'une théorie achevée de la formation des prix monétaires dans le livre I du *Capital*, on peut se demander si les conditions que formule Marx à son élaboration le distinguent significativement des auteurs qui font autorité en la matière, avant ou après lui. Une réponse positive conduit à suggérer des prolongements possibles dans les notions de monnayage et de régime monétaire.

4.1. La formation des prix : Marx face à Walras, Marshall et Smith

Il faut d'abord constater un élément commun à tous ces auteurs, comme d'ailleurs à la grande majorité des économistes depuis qu'ils s'interrogent sur la théorie des prix : chez Marx aussi, l'agent économique individuel n'a pas le pouvoir de fixer le prix effectif (« réalisé ») auquel se déroule l'échange. Ce qu'on désigne chez d'autres sous le nom de « concurrence parfaite » se retrouve ici, et pas plus que chez eux il ne s'agit d'une hypothèse particulière sur le type de marché ; c'est simplement la traduction de ce que le prix est un *fait social*, qui échappe au contrôle des agents particuliers, quels qu'ils soient.

À partir de ce point commun, les divergences peuvent alors apparaître, avec Léon Walras d'abord. Chez celui-ci, l'absence de contrôle des agents individuels sur les prix est interprétée d'une manière radicale : les prix sont annoncés aux agents par un « crieur » qui n'est ni un vendeur ni un acheteur, autrement dit qui n'est pas lui-même un agent (*cf.* Walras, 1874-1900, et *infra* le chapitre 6). La différence avec Marx réside donc dans l'absence de prix « idéal » annoncé par le vendeur. Cette représentation du marché a pris une forme exacerbée dans la théorie moderne de l'équilibre général walrasien (le « monde à la Arrow-Debreu »), où la figure envahissante du « commissaire-priseur » s'accompagne d'une séparation complète entre trois problèmes réunis chez Marx : la formation des prix, la réalisation des échanges, et la circulation de la monnaie (*cf. infra* le chapitre 9).

Avec Alfred Marshall, la proximité paraît plus grande. Le côté offre s'y manifeste par un « prix d'offre », qui est le prix qu'exigent les offreurs pour produire une quantité

essentielle : lorsque le prix d'offre et le prix de demande ne sont pas égaux (donc en déséquilibre), le « prix de marché » (c'est-à-dire le prix auquel se déroule l'échange, et qui correspond au prix « réalisé » chez Marx) est le « prix de demande ». Du point de vue de Marx, ce serait arbitraire car cela supposerait que la socialité s'incarne dans le comportement des demandeurs. Or ce qui chez Marx confère à la demande un caractère social – la détention de « monnaie réelle », c'est-à-dire d'un pouvoir d'achat général – est absent de l'analyse du comportement des demandeurs chez Marshall, où ils sont dans une position rigoureusement symétrique de celle des offreurs. La conséquence en est que la présence de la monnaie n'a rien de nécessaire dans la théorie marshallienne des prix, et qu'elle est intégrée, non à travers une analyse de la réalisation des échanges sur chacun des marchés des biens, mais à travers l'équilibre sur un marché particulier, celui de la monnaie, où se manifeste la demande *globale* d'encaisses.

C'est avec Smith que la parenté semble la plus grande, en tout cas si l'on suit Benetti et Cartelier (1998). Selon eux, on peut compléter la théorie de Marx par l'application de la « règle de Cantillon-Smith » selon laquelle le prix sur le marché d'un bien *i* se forme comme le rapport entre la quantité totale de monnaie affectée par les acheteurs à la dépense sur ce marché et la quantité de *i* apportée au marché par ses vendeurs (*cf. supra* le chapitre 3). Cette interprétation a l'avantage de fournir une détermination du prix de marché susceptible d'être rattachée à la tradition classique (et significativement différente de celle du prix d'équilibre dans la tradition marginaliste, que son expression soit walrasienne ou marshallienne), et de surcroît, une détermination *monétaire*, c'est-à-dire conforme à la définition par Marx du mode de socialité du prix.

Mais elle pose aussi des questions complexes relatives à la détermination de la dépense monétaire et au processus d'ajustement retenu. Deux directions semblent pouvoir être prises. La première consiste à ne pas seulement retenir de Smith le rôle de la « demande effective » dans la détermination du prix de marché, mais aussi la

substitue au prix naturel le concept de « valeur de marché » ; celle-ci est la quantité de travail social contenue dans la marchandise, et à ce titre « l'axe de gravitation autour duquel tourne leur prix et sur lequel s'alignent leurs hausses et leurs baisses perpétuelles » (Marx, 1864-1875, tome I, p. 194). La « valeur de marché » se définit dans une branche comme « le résultat de l'addition de toutes les valeurs des marchandises produites dans les diverses conditions », (*ibid.*, p. 199), c'est-à-dire une moyenne des « valeurs individuelles » des différentes unités de la marchandise considérée. Ainsi Marx, à la différence de Smith, s'efforce de concilier l'analyse de la concurrence *intra-branche* entre les divers producteurs d'une même marchandise, et celle de la concurrence *inter-branches* entre les divers capitaux pour l'obtention du taux de profit général. Mais le concept de « valeur de marché » est difficile à concilier avec celui de prix « idéal » car de deux choses l'une : soit la « valeur individuelle » se confond avec le « prix idéal », et la moyenne des « prix idéaux » des différents vendeurs de la marchandise n'est pas davantage un prix « réalisé » que chacun d'entre eux : la « valeur de marché » n'est pas une quantité de travail social ; soit elle se substitue dans l'analyse au prix « idéal », et la spécificité de l'échange monétaire s'efface derrière l'étude du coût de production : on revient à la théorie réelle de la gravitation chez les auteurs classiques. Il faut donc s'orienter dans une autre direction.

4.2. Monnayage et régime monétaire

Cette seconde direction, suivie par Benetti et Cartelier (1998), consiste à établir une relation entre les dépenses monétaires effectuées par les individus lors de leurs achats (et donc la dépense totale de monnaie sur un marché qui entre dans la formation du prix de marché) et les revenus attendus par les individus de leurs ventes. Dans les termes utilisés *supra*, il s'agit d'établir un lien entre le prix « idéal » et le prix « réalisé ». Cette démarche, qui s'apparente davantage au « principe de la demande effective » de Keynes (*cf. infra* le chapitre 8) qu'à la « gravitation » smithienne, n'est intelligible que si la fixation d'un prix « idéal » pour la

vendeur potentiel. Cet accès à la monnaie « réelle » est « l'action sociale » qu'il évoquait à propos de la création monétaire, ou, pour reprendre un terme ancien réutilisé dans Benetti et Cartelier (1980) un « principe de monnayage », c'est-à-dire une organisation de l'émission de monnaie qui permette un achat sans vente préalable.

Conformément aux conclusions auxquelles menait Marx lui-même dans le chapitre 2 du *Capital*, ce monnayage n'est pas un échange mais la condition préalable à l'échange. Le vendeur potentiel obtient le moyen d'achat sans vendre, ce qui implique que l'émetteur de monnaie n'est pas un agent mais une institution. Par exemple, dans le monnayage de l'or, c'est l'Hôtel des monnaies qui frappe en pièces d'or le lingot apporté par son possesseur, qui se retrouve alors avec de la monnaie « dans la poche ». Il peut alors utiliser cette monnaie pour acheter, permettant alors à d'autres agents privés de « réaliser » plus ou moins le prix « idéal » de leurs marchandises. N'étant pas un échange, la relation entre l'agent privé (ici le possesseur d'or en lingot) et l'institution émettrice de monnaie (l'Hôtel des monnaies) échappe au processus ordinaire de la formation du prix : la quantité de monnaie qu'il obtient (ici le nombre de pièces d'un certain type qu'il obtient contre son lingot) est fixée par des règles non marchandes (dans ce cas, elles sont légales).

Le monnayage est à la fois définition de l'unité de compte (la « monnaie idéale », ici un certain poids d'or) et procédure d'accès au moyen d'achat (la « monnaie réelle », ici la pièce), et le déroulement effectif des échanges (y compris les conditions de « possibilité de la crise ») est différent selon le régime monétaire envisagé (dans ce cas, métallique). Le régime monétaire doit donc être spécifié pour l'élaboration d'une théorie de la formation des prix^[14]. Là réside l'enseignement majeur de la théorie monétaire de Marx : *la monnaie n'est pas neutre*.

Section 4. La théorie du capital et de la plus-value

[bb.pages.article.menu.tree](#)



répartition des revenus, et même identifié l'origine des revenus non salariaux dans la production d'un surplus en valeur : une *plus-value* ; l'objet du livre IV du *Capital* était précisément de faire l'histoire de ces « théories sur la plus-value », et c'est sous ce titre qu'il sera publié par Karl Kautsky en 1905-1910. Mais elle a été incapable de découvrir l'*origine* de la plus-value elle-même, et c'est pourquoi elle a rencontré des difficultés insurmontables dans l'articulation entre sa théorie de la valeur d'échange et sa théorie du profit.

L'ambition de Marx est donc de résoudre « l'énigme de la plus-value », c'est-à-dire de montrer que, non seulement il n'y a pas contradiction entre la « loi de la valeur », qui gouverne les échanges marchands, et l'existence de la plus-value, mais encore que celle-ci a justement pour origine un processus de valorisation (la *circulation du capital*) qui s'ouvre par un échange respectant la « loi de la valeur ». Cet échange est particulier, au sens où il porte sur une marchandise particulière : la *force de travail*. Cette analyse conduit à une théorie de l'*exploitation* de la classe des travailleurs par celle des capitalistes, qui est ce que le marxisme a principalement retenu du livre I du *Capital*. Cette théorie est développée par Marx dans les livres II et III, où sont étudiées plusieurs questions liées à la *reproduction* du capital et à ses crises.

1. Circulation des marchandises et circulation du capital

Marx distingue deux types de circulation, dans lesquels la monnaie fonctionne respectivement comme moyen d'échange et comme capital.

Dans la « circulation simple des marchandises », M-A-M (marchandise-argentmarchandise), la monnaie (ou « argent ») joue le rôle de moyen d'échange : dans l'exemple choisi par Marx, un tisserand échange une pièce de toile (M) contre de l'argent (A), et dépense ensuite cet argent dans l'achat d'une bible (M). La logique de ce mouvement est de passer d'une marchandise (la toile) à une autre (la bible), l'argent perçu et dépensé servant comme simple moyen de circulation. Ce

une opération nouvelle) peut seule lui procurer à nouveau de l'argent. C'est ce que souligne Marx :

« Le mouvement M-A-M, ou la métamorphose complète d'une marchandise, est circulatoire en ce sens qu'une même valeur, après avoir subi des changements de forme, revient à sa forme première, celle de marchandise. Sa forme argent disparaît au contraire dès que le cours de sa circulation est achevé. Elle n'en a pas encore dépassé la première moitié tant qu'elle est retenue sous cette forme d'équivalent par son vendeur. Dès qu'il complète la vente par l'achat, l'argent lui glisse aussi des mains. Le mouvement imprimé à l'argent par la circulation des marchandises n'est donc pas circulatoire. Elle l'éloigne de la main de son possesseur sans jamais l'y ramener. [...] Le mouvement que la circulation des marchandises imprime à l'argent l'éloigne donc constamment de son point de départ, pour le faire passer sans relâche d'une main à l'autre : c'est ce que l'on a nommé le cours de la monnaie (*currency*). Le cours de la monnaie, c'est la répétition constante et monotone du même mouvement »

(P, p. 654-655 ; ES, p. 122-123).

Marx oppose à cette circulation des marchandises la circulation du capital, dans laquelle la valeur « se présente comme une substance automatique, douée d'une vie propre » (P, p. 700 ; ES, p. 158). Dans un tel procès, la valeur se perpétue, et les formes marchandise et argent qu'elle prend ne servent qu'à cette perpétuation :

« Nous avons vu que, dans la circulation simple, il s'accomplit une séparation formelle entre les marchandises et leur valeur, qui se pose en face d'elles sous l'aspect argent. Maintenant, la valeur se présente tout à coup comme une substance motrice d'elle-même, et pour laquelle marchandise et argent ne sont que de pures formes. Bien plus, au lieu de représenter des rapports entre marchandises, elle entre, pour ainsi dire, en rapport privé avec elle-même »

(P, p. 701 ; ES, p. 158).

mouvement est ainsi A-M-A, *argent-marchandise-argent*, où l'argent est *avancé*. Sa logique est le *retour* de l'argent à son possesseur originel, la marchandise n'étant que le moyen de la circulation de cet argent ; dans l'exemple choisi par Marx, avec une somme d'argent on achète du coton, puis on le revend contre de l'argent. La circulation simple des marchandises (M-A-M) se résume donc dans la formule : *vendre pour acheter* ; cette circulation-ci de l'argent (A-M-A) se résume dans la formule : *acheter pour vendre*.

Il ne suffit pas d'imaginer ce procès particulier de circulation pour qu'il ait une signification sociale ; encore faut-il pouvoir lui attribuer une rationalité. Dans M-A-M, elle est évidente et réside dans le passage d'une marchandise à une autre ; A-M-A semble au contraire en être dépourvu, sauf à le spécifier :

« La circulation A-M-A, au contraire, paraît vide de sens au premier coup d'œil, parce qu'elle est tautologique. Les deux extrêmes ont la même forme économique. Ils sont tous deux argent. Ils ne se distinguent point qualitativement, comme valeurs d'usage, car l'argent est l'aspect transformé des marchandises dans lequel leurs valeurs d'usage particulières sont éteintes. Échanger 100 £ contre du coton et de nouveau le même coton contre 100 £, c'est-à-dire échanger par un détour argent contre argent, *idem* contre *idem*, une telle opération semble aussi sotte qu'inutile. Une somme d'argent, en tant qu'elle représente de la valeur, ne peut se distinguer d'une autre somme que par sa quantité. Le mouvement A-M-A ne tire sa raison d'être d'aucune différence qualitative de ses extrêmes, car ils sont argent tous deux, mais seulement de leur différence quantitative. Finalement il est soustrait à la circulation plus d'argent qu'il n'y en a été jeté. Le coton acheté 100 £ est revendu 100 + 10 ou 110 £. La forme complète de ce mouvement est donc A-M-A', dans laquelle $A' = A + \Delta A$, c'est-à-dire égale à la somme primitivement avancée plus un excédent. Cet excédent ou ce surcroît, je l'appelle plus-value (en anglais *surplus value*). Non seulement donc la valeur avancée se conserve dans la circulation mais elle y

C'est donc l'existence d'une *différence quantitative* entre l'argent avancé et l'argent retiré (la *plus-value*) qui spécifie la forme d'apparition de la valeur dans cette circulation, forme à laquelle Marx donne le nom de *capital*. Le capital est donc une valeur qui s'auto-valorise, et son mouvement se représente par A-M-A'. Le capital n'est ni de l'argent, ni des marchandises ; il est une valeur qui prend successivement ces formes sans s'y perdre, mais au contraire en augmentant de grandeur :

« La valeur passe constamment d'une forme à l'autre sans se perdre dans ce mouvement. Si l'on s'arrête soit à l'une soit à l'autre de ces formes, dans lesquelles elle se manifeste tour à tour, on arrive aux deux définitions : le capital est argent, le capital est marchandise ; mais, en fait, la valeur se présente ici comme une substance automatique, douée d'une vie propre, qui, tout en échangeant ses formes sans cesse, change aussi de grandeur, et, spontanément, en tant que valeur mère, produit une pousse nouvelle, une plus-value, et finalement s'accroît par sa propre vertu. En un mot, la valeur semble avoir acquis la propriété occulte d'enfanter de la valeur parce qu'elle est valeur, de faire des petits, ou du moins de pondre des œufs d'or »

(P, p. 700 ; ES, p. 157-158).

Il convient à présent de se demander ce qui rend possible cette auto-valorisation.

2. L'origine de la plus-value : la marchandise « force de travail »

Marx consacre un chapitre à écarter certaines explications courantes de la plus-value. Il constate que les causes situées dans la circulation ne peuvent rendre compte du caractère social de la plus-value, qui fait qu'elle est une grandeur *permanente* (non liée aux circonstances) et *globale* (non liée à certaines opérations compensées par d'autres).

La circulation ne peut en soi être à l'origine de la plus-value, puisque c'est une même valeur qui change simplement de forme :

[bb.pages.article.menu.tree](#)



Que se passe-t-il alors si on admet que les échanges se déroulent en violation de la loi de la valeur (quelle qu'en soit la cause), c'est-à-dire qu'il y a échange entre non-équivalents ? Quand chaque échangiste est en même temps acheteur et vendeur, il ne peut y avoir de plus-value : si tous se comportent de la même manière (par exemple en gonflant artificiellement le prix des marchandises qu'ils vendent), ils perdent en tant qu'acheteurs ce qu'ils gagnent en tant que vendeurs ; si certains sont plus roués que d'autres, ils gagnent ce que les autres perdent : la distribution des valeurs entre eux se modifie, mais aucune valeur *globale* supplémentaire n'apparaît. Il faut donc imaginer qu'il existe une catégorie d'individus qui achètent mais ne vendent pas ; alors les vendeurs, en élevant le prix de leurs marchandises au-dessus de leur valeur, font un gain qu'ils n'annulent pas en achetant à ces agents qui ne vendent rien. Mais cela ne justifie pas l'existence d'une plus-value *permanente*, car ce processus ne peut se poursuivre que si, périodiquement, les vendeurs restituent gratuitement aux acheteurs ce dont ils ont été spoliés et qu'ils n'ont pu, de ce fait, transformer en achats.

La conclusion de Marx est la suivante :

« Qu'on se tourne et se retourne comme on voudra, les choses restent au même point. Échange-t-on des équivalents ? Il ne se produit point de plus-value ; il ne s'en produit pas non plus si on échange des non-équivalents. La circulation ou l'échange des marchandises ne crée aucune valeur »

(P, p. 710-1 ; ES, p. 166).

Or, du fait même que le capital a été défini comme circulation de valeur, c'est au sein de celle-ci qu'on doit chercher le « secret » de la plus-value ; mais, pour les raisons qu'on vient de voir, ce « secret » ne peut s'y trouver, tout au moins d'après les données du problème dont on dispose jusqu'à présent :

« La transformation de l'argent en capital doit être expliquée en prenant pour base les lois immanentes de la circulation des marchandises, de telle sorte que

aux écus en capitaliste doit se passer dans la sphère de la circulation et en même temps doit ne point s'y passer. Telles sont les conditions du problème »

(P, p. 713-714 ; ES, p. 168-169).

On voit donc que l'origine de la plus-value pose pour Marx un problème logique ; c'est une « énigme » qu'il s'agit de résoudre, en *déduisant* une cause pourtant non apparente. Marx forge donc un nouveau concept qui est, comme l'équivalent général, une *marchandise particulière*. La plus-value engendrée dans A-M-A' aura donc pour origine la particularité d'une marchandise M*.

M* est d'abord une marchandise. Cela signifie qu'elle s'échange à sa valeur, qui ne peut se modifier tant qu'elle reste dans la circulation. Pour qu'apparaisse une plus-value, il faut qu'elle sorte de la circulation. Pour une marchandise ordinaire, cette sortie de la circulation signifie la *disparition* de sa valeur (dans sa consommation) ; celle-ci peut bien sûr réapparaître si on l'y fait ensuite rentrer telle quelle, mais pour une grandeur identique, non augmentée (dans l'exemple de Marx, c'est ce qui se passe si on achète du coton et qu'on le revend ensuite, après l'avoir simplement stocké). La particularité de M* ne peut donc venir que d'une chose : lorsqu'elle sort de la circulation, il y a non pas disparition ou conservation mais *création de valeur*, de sorte qu'en réapparaissant dans la circulation, cette valeur semble *augmentée* par rapport à l'origine.

Cette création de valeur n'est possible que s'il y a création de *marchandises*, car la valeur n'existe qu'avec la marchandise. La valeur ne réapparaît donc pas augmentée, dans la circulation, sous la forme de la marchandise M*, mais sous la forme de marchandises ordinaires M'. Le cycle du capital A-M-A' se présente donc en fait comme un mouvement A – M* ... M' – A' (les points de suspension marquant qu'il y a là sortie de la circulation).

Quelle est à présent cette marchandise particulière qui, lorsqu'elle sort de la circulation, a le pouvoir de créer des marchandises ? Puisque, pour Marx, c'est le

découvrir *au milieu de la circulation*, sur le marché même, une marchandise dont la valeur usuelle possédât la vertu particulière d'être source de valeur échangeable, de sorte que la consommer serait *réaliser du travail* et, par conséquent, créer de la valeur. Et notre homme trouve effectivement sur le marché une marchandise douée de cette vertu spécifique ; elle s'appelle *puissance de travail* ou *force de travail*»

(P, p. 715 ; ES, p. 170 ; souligné par Marx).

La force de travail est donc cette marchandise particulière dont l'échange puis la consommation permettent la création de la plus-value.

3. L'exploitation capitaliste : un rapport entre classes

L'analyse de l'origine de la plus-value conduit Marx à distinguer deux classes sociales, les capitalistes et les travailleurs, entre lesquelles existe une relation spécifique (le salariat) qui est un rapport d'exploitation. L'existence du capital est alors à la fois production de richesse et reproduction de la société.

3.1. Deux classes sociales

Puisque les individus sociaux sont définis comme *propriétaires de marchandises*, on peut en distinguer deux catégories ou *classes* :

- ceux qui possèdent les marchandises ordinaires, dont la vente rapporte l'argent avancé ensuite dans l'achat de la force de travail. On les appellera *capitalistes* ;
- ceux qui possèdent la force de travail, dont la vente (contre un salaire) rapporte l'argent *dépensé* ensuite dans l'achat des marchandises ordinaires. On les appellera *travailleurs*.

Encore faut-il comprendre, selon Marx, pourquoi les travailleurs acceptent de vendre aux capitalistes la marchandise force de travail alors qu'elle est le pouvoir de créer toutes les autres marchandises. Il en est ainsi parce qu'ils sont privés de la propriété des moyens de production, appropriés par les capitalistes, et donc dans

sa force de travail comme de sa marchandise à lui ; secondement, il doit n'avoir pas d'autre marchandise à vendre, être, pour ainsi dire, libre de tout, complètement dépourvu des choses nécessaires à la réalisation de sa puissance travailleuse »

(P, p. 717 ; ES, p. 172).

La transformation de l'argent en capital (et donc la création de la plus-value) suppose que le possesseur d'argent (i.e. le possesseur de toutes les marchandises ordinaires) trouve sur le marché le travailleur libre de vendre la marchandise qu'il possède (comme tout échangeur), et obligé de le faire (car libre de toute autre marchandise qu'il pourrait vendre).

La façon dont Marx résout l'énigme de la plus-value le conduit à tirer certaines conséquences sur la nature de la relation entre les classes, le salariat :

- la plus-value n'est pas un vol, puisqu'elle s'obtient en conformité des lois de l'échange ;
- elle ne résulte pas du sous-paiement du travail, puisque ce n'est pas celui-ci qu'achète le capitaliste mais la force de travail ;
- elle n'est pas davantage l'effet d'une quelconque « loi d'airain des salaires », imposant aux travailleurs un « minimum de subsistance ».

On peut ajouter deux implications de ce concept de force de travail :

- il n'est pas posé *a priori*, comme conséquence d'un jugement politique (la croyance en l'existence des classes) ou d'une observation empirique (sur la nature du salariat). Il est au contraire *déduit* de celui de capital, comme le concept permettant de rendre intelligible l'origine de la plus-value ;
- il n'a aucune signification physiologique ou morale, comme l'avance parfois Marx de manière hasardeuse en en parlant comme de « l'ensemble des facultés physiques et intellectuelles qui existent dans le corps d'un homme » (P, p. 715 ; ES, p. 170), puisqu'il n'existe que dans le capitalisme.

nature des marchandises qu'ils possèdent. Et ce rapport peut être compris comme un rapport d'*exploitation*.

3.2. L'exploitation capitaliste

Le capitalisme est structuré en deux classes d'individus, et, par construction, en deux seulement :

a. La classe des *capitalistes*, qui avancent un capital-argent dans l'achat des marchandises nécessaires à la production, y compris la force de travail. Ce capital leur revient augmenté d'une plus-value à la fin du cycle, après la vente des marchandises produites entre capitalistes ou aux travailleurs. Ce mouvement $A - M \dots M' - A'$, qui définit le capital, spécifie également le capitaliste individuel :

« C'est comme représentant, comme support conscient de ce mouvement que le possesseur d'argent devient capitaliste. Sa personne, ou plutôt sa poche, est le point de départ de l'argent et son point de retour. Le contenu objectif de la circulation $A-M-A'$, c'est-à-dire la plus-value qu'enfante la valeur, tel est son but subjectif, intime. Ce n'est qu'autant que l'appropriation toujours croissante de la richesse abstraite est le seul motif déterminant de ses opérations, qu'il fonctionne comme capitaliste, ou, si l'on veut, comme capital personnifié, doué de conscience et de volonté. La valeur d'usage ne doit donc jamais être considérée comme le but immédiat du capitaliste, pas plus que le gain isolé ; mais bien le mouvement incessant du gain toujours renouvelé »

(P, p. 698-689 ; ES, p. 156-157).

L'importance sociale de chaque capitaliste se mesure alors à la grandeur du capital qu'il possède.

b. La classe des *travailleurs salariés*, qui ne possèdent qu'une marchandise, la force de travail, et doivent la vendre (contre salaire) pour être reconnus socialement. Du même coup, cette vente les prive (comme toute vente) de la disposition de cette marchandise, qui revient aux acheteurs : les capitalistes. La valeur créée par cette

[bb.pages.article.menu.tree](#)



pas reconnue socialement comme leur expression à eux, mais comme celle d'une autre classe, celle des capitalistes, dont l'importance sociale s'accroît en proportion. Les salariés sont alors non seulement *aliénés* (étrangers à eux-mêmes) de par la nature générale de l'échange auquel ils participent (*cf. supra*), mais encore *exploités* de par la nature particulière de la marchandise qu'ils vendent.

D'un point de vue politique, la construction de ce concept d'exploitation capitaliste fonde chez Marx deux conséquences très importantes : a) la solidarité entre salariés en tant qu'exploités (et la solidarité des capitalistes en tant qu'exploiteurs) ; b) l'antagonisme entre ces deux classes. Le développement du concept de valeur en ceux de capital et de plus-value, qui exprime la spécificité du capitalisme, fonde ainsi *théoriquement* chez Marx l'existence de la *lutte des classes* (et non l'inverse : ce n'est pas le constat pratique de la lutte des classes qui fonde la théorie du capitalisme). Selon Marx, on peut alors décomposer le processus de l'exploitation capitaliste en deux temps :

- dans la *circulation* (sur le marché) s'opèrent l'achat (par les capitalistes) et la vente (par les salariés) de la force de travail contre salaire. Ce rapport a un caractère individuel (comme tout rapport d'échange entre possesseurs de marchandises) ; il est sanctionné par le « contrat de travail », qui est en fait un contrat de vente de cette marchandise ;
- puis, dans la *production*, l'usage de la force de travail crée la valeur.

3.3. La reproduction de la société « par la seule force économique des choses »

Le caractère particulier de la marchandise force de travail a cependant une conséquence inattendue. Le transfert d'une marchandise ordinaire détache cet objet social de son ancien possesseur pour l'attacher au nouveau ; il n'y a plus alors après ce transfert aucun rapport entre les co-échangistes. La création de valeur, cependant, n'est pas un caractère attaché à la marchandise ; elle est l'expression

persiste donc un rapport entre le capitaliste et le salarié hors de la circulation, mais ce rapport, par définition, n'est plus un rapport d'échange. Il en est même l'*inverse* : dans la circulation, chaque travailleur se présente *séparément* et *librement* au capitaliste ; dans la production, les divers travailleurs qui ont vendu leur force de travail à un même capitaliste sont *réunis* sous sa *direction*.

Cette distinction entre la circulation et la production fonde chez Marx celle entre la division *sociale* du travail (dans l'échange marchand) et la division *manufacturière* du travail (dans l'atelier) (cf. le chapitre 14 du livre I du *Capital* : « La division du travail dans la manufacture et dans la société »). À la différence de Smith, où la division technique du travail dans la fabrique d'épingles est de même nature que la division sociale du travail entre le chasseur de daims et celui de castors, les deux rapports individuels qu'entretient le travailleur avec le capitaliste sont de nature *contradictoire*, bien qu'ils soient tous deux des expressions d'un même rapport de classe. Marx reproche aux économistes de n'avoir pas compris cela, ce qu'il exprime dans un manuscrit non publié préparatoire au *Capital* et destiné à être la conclusion des six premiers chapitres du livre I :

« Se trompent donc aussi bien :

- ceux qui considèrent le travail salarié, la vente du travail au capital, bref le salariat, comme *extérieurs* à la production capitaliste, alors que le travail salarié est une forme de médiation *essentielle* et continuellement reproduite par le rapport de production capitaliste, que,
- ceux qui voient dans le rapport de l'achat-vente, dans cette *formalité essentielle*, dans ce reflet du rapport capitaliste, sa substance elle-même, et en conséquence prétendent subordonner le rapport entre ouvriers et capitalistes au *rapport général entre possesseurs de marchandises*, pour en faire l'apologie et effacer leurs différences spécifiques »

(Marx, 1863-1866, p. 263).

La reproduction perpétuelle du cycle du capital $A - M - M' - A'$ est alors non

plonge les individus dans « les eaux glaciales du calcul égoïste » (ce que Marx et Engels soulignaient dans *Le Manifeste communiste*), mais encore le salariat qui en est le développement envahit toute la société, et avec lui l'exploitation capitaliste devient générale. Par là se trouve identifiée théoriquement une classe (les travailleurs salariés ou *prolétariat*) dont les intérêts sont contraires au maintien du capitalisme, et qui peut être l'acteur de son renversement. L'avènement d'une autre société doit alors résulter dans un même mouvement de l'abolition du salariat et de l'échange marchand. Dans l'avant-dernier chapitre du livre I du *Capital*, consacré à « La tendance historique de l'accumulation capitaliste », Marx observe :

« Dès que ce procès de transformation a décomposé suffisamment et de fond en comble la vieille société, que les producteurs sont changés en prolétaires, et leurs conditions de travail, en capital, qu'enfin le régime capitaliste se soutient par la seule force économique des choses, alors la socialisation ultérieure du travail, ainsi que la métamorphose progressive du sol et des autres moyens de production en instruments socialement exploités, communs, en un mot, l'élimination ultérieure des propriétaires privés, va revêtir une nouvelle forme. Ce qui est maintenant à exproprier, ce n'est plus le travailleur indépendant, mais le capitaliste, le chef d'une armée ou d'une escouade de salariés »

(P, p. 12381239 ; ES, tome III, p. 204).

Ce renversement du capitalisme s'appuiera selon Marx sur des crises de plus en plus violentes dans la façon dont le cycle du capital se reproduit. Les livres II et III du *Capital* sont alors consacrés à la reproduction du capital.

4. Reproduction du capital et crises

L'analyse du capital conduit Marx à reformuler la détermination de la grandeur de la valeur et à traiter trois questions principales liées à la reproduction du capital : la circulation de la valeur entre les sections productives (les « schémas de la reproduction »), la transformation des valeurs-travail en « prix de production » ; la

En accord avec l'analyse présentée ci-dessus, le cycle du capital se présente au niveau du capital individuel comme au niveau global de la façon suivante. Un capital sous forme monétaire (A) est avancé dans l'achat de marchandises de valeur M , constituées de moyens de production (M_p) et de force de travail (FT). Leur usage produit des marchandises de valeur M' , supérieure à M d'un montant (la plus-value) qui s'explique exclusivement par l'usage de la force de travail. Cette valeur M' est sous la forme de marchandises produites, dont la vente contre une somme de monnaie A' reconstitue le capital avancé A , augmenté d'un profit $\Delta A = A' - A$. Le cycle du capital se résume donc par : $A - M \{M_p + FT\} \dots M' - A'$.

Marx désigne par *capital constant* la fraction du capital avancée dans l'achat des moyens de production M_p ; en effet, elle ne fait que transmettre sa valeur au produit, sans en créer de nouvelle, et donc elle se retrouve à l'identique dans la valeur des marchandises produites M' . Dans des termes ricardiens (*cf. supra* le chapitre 4), il s'agit du travail indirect qui a été incorporé auparavant aux moyens de production ; Marx baptise d'ailleurs cette valeur « travail mort ». À l'inverse, la fraction du capital avancée dans l'achat de la force de travail est appelée *capital variable*, car son usage crée une valeur supérieure à celle de la force de travail elle-même. Cette valeur créée est chez Ricardo le travail direct, que Marx baptise « travail vivant ». Elle s'ajoute à la valeur du capital constant pour déterminer la valeur des marchandises produites, et se décompose en reconstitution de la valeur de la force de travail et plus-value. Si l'on désigne par V_i la valeur d'une unité de la marchandise i , c_i le capital constant consommé dans la production d'une unité de i , v_i le capital variable (c'est-à-dire le montant du salaire) avancé dans l'achat de la force de travail dont l'usage produit une unité de i , l_i la valeur créée par l'usage de cette force de travail, et pl_i la plus-value créée dans cette opération, les équations suivantes résument la détermination de la grandeur de valeur V_i :

$$V_i = c_i + l_i \quad (3)$$

$$l_i = v_i + pl_i \quad (4)$$

Ces expressions s'appliquent également au niveau global : la valeur totale de la production résulte de l'addition à la valeur transmise par le capital constant d'une valeur nouvelle créée par le « travail vivant » dans l'économie. Cette valeur nouvelle est partagée entre les travailleurs salariés (sous forme de salaires) et les capitalistes (sous formes de profits). Le *taux de plus-value* (pl / v) est l'indice de ce partage ; c'est *stricto sensu* un *taux d'exploitation* puisqu'il rapporte à la valeur perçue par les travailleurs la valeur qu'ils créent mais qui est appropriée par les non-travailleurs. Le taux de plus-value varie en fonction : a) de la quantité de travail total fournie par les travailleurs (c'est alors la plus-value *absolue* qui varie) ; b) de la valeur de la force de travail (c'est alors la plus-value *relative* qui varie).

Avec ces précisions sur la détermination de la valeur et du taux de plus-value, Marx traite plusieurs questions relatives à la reproduction du capital.

4.2. Les schémas de la reproduction

Dans le livre II du *Capital*, Marx s'interroge sur la compatibilité entre la théorie de la circulation du capital et la théorie de la circulation de la valeur qu'il a élaborée dans les trois premiers chapitres du livre I. En effet, la théorie du capital et de la plus-value n'est compatible avec l'analyse sous-jacente de l'échange monétaire (examinée *supra*) que si les grandeurs de valeur impliquées dans l'analyse de la reproduction du capital font l'objet d'une *circulation*, c'est-à-dire s'expriment par des prix « réalisés » en monnaie. Marx étudie donc des « schémas de reproduction » du capital : « reproduction simple » quand la totalité de la plus-value est dépensée par les capitalistes en consommation improductive (ce qui correspond au problème de la reproduction chez Quesnay) ; « reproduction élargie » quand tout ou partie de la plus-value est accumulée en capital supplémentaire.

La difficulté principale peut être présentée dans un schéma de reproduction simple d'une économie à deux secteurs de production (Marx parle de « sections productives »). La section 1 produit les moyens de production utilisés dans

l'application de l'équation (5) donne pour la valeur totale produite dans chacune d'elles :

$$X_1 V_1 = X_1 c_1 + X_1 v_1 + X_1 pl_1 \quad (6)$$

$$X_2 V_2 = X_2 c_2 + X_2 v_2 + X_2 pl_2 \quad (7)$$

Les moyens de production produits par 1 (d'une valeur $X_1 V_1$) sont en partie consommés dans 1 (pour une valeur $X_1 c_1$) et en partie dans 2 (pour une valeur $X_2 c_2$). Les biens de consommation produits par 2 (pour une valeur $X_2 V_2$) sont en partie consommés par les travailleurs et les capitalistes de 1 (pour une valeur $X_1 v_1 + X_1 pl_1$) et en partie par ceux de 2 (pour une valeur $X_2 v_2 + X_2 pl_2$). Selon Marx, la reproduction et la circulation du capital dans l'économie ont pour condition un « échange d'équivalents » entre les sections 1 et 2, soit :

$$X_2 c_2 = X_1 v_1 + X_1 pl_1 \quad (8)$$

Une crise de reproduction survient si cette condition n'est pas respectée. Or, dans une économie de marché, les décisions de production dans les deux sections ne sont pas coordonnées, et la « possibilité de crise » déjà envisagée dans l'étude du « saut périlleux de la marchandise » se transforme en crise réelle. En « reproduction élargie », la condition de reproduction-circulation du capital est plus complexe, et sa vérification encore plus improbable.

Ce type d'analyse n'est pas nouveau dans la littérature. On en trouve l'origine dans le *Tableau économique* de Quesnay (cf. *supra* le chapitre 2), auquel Marx rend d'ailleurs hommage, et dans l'analyse des « disproportions » entre branches menée par l'économiste classique Robert Torrens (1780-1864)^[15]. On le retrouvera au xx^e siècle dans les analyses en statique de Leontief (1941) et Sraffa (1960), ou en dynamique de Robinson (1956) et Pasinetti (1981). En soi, il concerne les conditions d'équilibre dans les échanges entre secteurs de production, indépendamment de la façon dont sont réalisés ces échanges, avec ou sans monnaie. Or on a vu *supra* que l'analyse de la circulation chez Marx au début du livre I implique de façon

qu'il s'agit de marchandises différentes qui doivent prendre une forme monétaire pour pouvoir s'échanger.

Par exemple, la réalisation de la valeur $X_1 V_1$ en totalité ne suppose pas seulement que la valeur $X_1 v_1 + X_1 pl_1$ soit réalisée par la vente contre monnaie à la section 2 ; il faut aussi que la valeur $X_1 c_1$ soit réalisée par la vente contre monnaie *au sein même de la section 1*. Or, par construction, il s'agit de la même marchandise, de sorte qu'est exclu l'échange monétaire : la vente de moyens de production produits par 1 contre le capital constant de 1 est un simple troc. On peut évidemment supposer que l'on distingue dans 1 une sous-section 11 qui produit les moyens de production pour 1, et une sous-section 12 qui produit ceux (différents) pour 2. La valeur créée par 11 est alors réalisée en partie par des achats de 12, mais une partie (celle qui correspond au capital constant de 11) fait nécessairement l'objet d'un troc au sein de 11. On peut bien sûr continuer la décomposition, mais on se heurte toujours au même problème : la réalisation monétaire de la valeur ne peut pas être complète, et il faut supposer des échanges *in natura* pour une partie de la valeur totale, ce qui contredit la conception de la socialité marchande exposée par Marx dans les trois premiers chapitres du *Capital*.

La solution à ce problème suggérée par Benetti et Cartelier (1980) est simple : elle consiste à poser que $c = 0$, et qu'il n'y a donc pas de valeur ajoutée à une valeur transmise, mais partage de la valeur entre capitalistes et salariés. Cela signifie l'abandon d'une explication du profit comme résultant d'une « plus-value » créée par une « marchandise particulière », la « force de travail » (*cf.* aussi Cartelier, 1991b, et Benetti et Cartelier, 1998). Ce type de démarche, qui privilégie l'analyse de la *circulation de la monnaie* aux dépens de celle de la *production de plus-value*, est une des interprétations hétérodoxes de Marx qu'a développées la littérature française récente (*cf. infra* le chapitre 11).

4.3. La transformation des valeurs en prix de production

[bb.pages.article.menu.tree](#)



question posée par Ricardo : dans quelle mesure la détermination des valeurs d'échange des marchandises par les quantités relatives de travail incorporé est-elle « modifiée » (ce sont les termes de Ricardo) par la rémunération des capitaux engagés dans leur production à un taux de profit uniforme entre les branches (*cf. supra* le chapitre 4) ? Dans les termes de Marx, le problème se présente de la façon suivante.

Soit r le « taux de profit général » dans l'économie, défini par son uniformité (comme le taux de profit « naturel » chez Ricardo). Les marchandises étant vendues comme produits de capitaux, leurs prix (baptisés « de production » par Marx) doivent permettre de reconstituer le capital avancé et de le rémunérer au taux r . Puisqu'il faut avancer un capital constant c_i et un capital variable v_i pour produire une unité de i , son prix de production p_i s'écrit selon Marx^[17] :

$$p_i = (c_i + v_i) (1 + r) \quad (9)$$

De même pour un bien j :

$$p_j = (c_j + v_j) (1 + r) \quad (10)$$

Il suffit alors pour calculer les prix de production de déterminer r au niveau macroéconomique comme le rapport de la plus-value globale à la valeur du capital global :

$$r = p_l / (c + v) \quad (11)$$

Puisque ces calculs sont dérivés des valeurs (au niveau des branches i et j comme au niveau global), les valeurs sont bien « transformées » en prix de production, et la théorie de la valeur-travail s'applique dans le capitalisme.

Marx est lui-même conscient que sa résolution du problème de la transformation n'est pas satisfaisante. La raison en est simple à comprendre : on a vu dans les schémas de la reproduction que les biens de production et les biens de consommation sont obtenus par l'échange. Les ventes, en accord avec le problème posé par Marx, s'effectuent aux prix de production. Mais il est alors incohérent de

produisant j doit être évalué au prix p_i et non en valeur, comme l'indique c_j dans l'équation (10).

Il faut donc réécrire le modèle en remplaçant les valeurs par les prix de production dans la partie droite des équations (9) et (10). La relation entre les valeurs et les prix disparaît alors au niveau des branches, et elle ne subsiste qu'au niveau macroéconomique. Encore n'y subsiste-t-elle qu'imparfaitement. La logique sous-jacente au problème de la transformation est en effet qu'elle soit vérifiée pour l'ensemble des marchandises échangées, c'est-à-dire que l'évaluation globale des marchandises mesurée en quantité de travail soit égale à celle mesurée en prix de production. Mais, on l'a vu, la théorie de la valeur est pour Marx le fondement d'une théorie de l'exploitation. Or, la logique de celle-ci est que la plus-value globale soit égale au profit global, de sorte que l'origine de la rémunération de la classe des capitalistes soit bien située dans la plus-value créée par la classe des travailleurs. Malheureusement, le débat sur la transformation a abouti à la conclusion que ces deux égalités macroéconomiques (somme des valeurs = somme des prix ; somme des plus-values = sommes des profits) ne peuvent être vérifiées en même temps. Il faut choisir entre ces deux conventions de normalisation (ou d'autres) des prix, et cela enlève à toute solution du problème de la transformation beaucoup de son intérêt.

Il y a plus grave encore. Les débats autour de la théorie des prix formulée dans Sraffa (1960) (*cf. infra* le chapitre 11) ont montré que la façon la plus convaincante de résoudre ce problème au fond ricardien était de se passer complètement des valeurs. Cela ne signifie pas, comme le prétend Samuelson (1971), que le concept même de prix de production est vide de sens. Il existe bien une théorie spécifiquement classique des prix, mais elle ne requiert pas d'être déduite d'une théorie de la valeur-travail. Cela ne signifie pas non plus que, même dans ce cadre des prix de production, Marx se dissout dans Ricardo (ou dans Sraffa) : une conception spécifique du rapport salarial peut lui être imputée (*cf. Rebeyrol, 1998*).

[bb.pages.article.menu.tree](#)



l'équation (11), on peut réécrire la formule du taux de profit général r pour faire apparaître explicitement le taux de plus-value global pl / v :

$$r = (pl / v) / [1 + (c / v)] \quad (12)$$

L'expression c / v est baptisée par Marx « composition organique du capital » ; elle traduit la structure du capital avancé en moyens de production (le « travail mort ») et en force de travail (qui fournit le « travail vivant »). Selon Marx, la concurrence entre les capitalistes les pousse sans cesse à l'élever. Cette concurrence est celle qui se manifeste à l'intérieur de chaque branche, et on l'a évoquée *supra* à propos de la « gravitation des prix de marché » (qui est analysée aussi dans le livre III). Chaque capitaliste cherche à accroître la productivité du travail vivant pour réduire la « valeur individuelle » de son produit et bénéficier ainsi d'un écart favorable avec la « valeur de marché » (moyenne des « valeurs individuelles »). Et il y parvient en remplaçant les hommes par des machines, c'est-à-dire en développant des techniques de production à plus forte composition organique du capital. Comme tous les capitalistes font de même, la composition organique du capital *globale* s'élève, et, selon l'équation (11), cela suscite une tendance à la baisse du taux de profit général. Ce résultat arithmétique n'est rien d'autre que la formalisation de ce que la classe capitaliste coupe la branche sur laquelle elle est assise : en substituant du « travail mort » au « travail vivant », elle réduit la capacité de l'économie à créer de la plus-value^[18].

Sur la même question, cette analyse diffère de celle de Ricardo (*cf. supra* le chapitre 4) sur deux aspects. D'une part, si la baisse à long terme du taux de profit est bien aussi la conséquence d'un changement dans les techniques de production, celui-ci n'est pas exogène (la moindre fertilité des terres nouvellement mises en culture) mais endogène (la concurrence entre les capitalistes). C'est pourquoi ce processus n'est pas graduel, débouchant sur un état stationnaire (l'arrêt de l'accumulation du capital), mais émaillé de crises marquées par l'exacerbation de la concurrence, ce qui hâte la chute du capitalisme. D'autre part, la cause immédiate de la baisse du

production de toutes les marchandises. Dans les termes de l'équation (11), r ne baisse pas parce que pl / v diminue, mais parce que c / v augmente.

Cette dernière remarque soulève une difficulté qui a alimenté, sur cette question aussi, un littérature abondante. Puisque, selon Marx, la valeur (v) de la force de travail est déterminée (dans une perspective ricardienne) par la valeur des biens salariaux consommés par les travailleurs pour sa reproduction, une augmentation de la productivité du travail doit se traduire, à salaire réel donné, par sa baisse : la plus-value *relative* augmente, et donc le taux de plus-value pl / v . L'évolution du taux de profit devient alors indéterminée, puisque, dans l'équation (11), le numérateur et le dénominateur augmentent tous les deux. Cette difficulté avait déjà été observée chez Ricardo, dans le sens inverse : c'était le mouvement de l'intensité capitaliste qui parasitait les effets de la hausse des salaires (*cf. supra* le chapitre 4). Marx reconnaît l'existence de plusieurs « contre-tendances » à la baisse du taux de profit, mais il considère, de façon arbitraire, qu'elles ne remettent pas en cause la « loi » de la baisse du taux de profit (et ses conséquences catastrophiques pour l'avenir du capitalisme), en lui conférant seulement un caractère « tendanciel ». C'est évidemment une faiblesse de son analyse, dont il semble qu'aucune reformulation de sa théorie ne permette de la surmonter.

Section 5. De l'énigme de la plus-value à une hétérodoxie monétaire

Les difficultés spécifiques rencontrées par les analyses évoquées ci-dessus ont toutes une origine commune : l'incapacité de Marx à résoudre de façon non contradictoire « l'énigme de la plus-value ». Mais cela ne doit pas conduire à oublier les perspectives qu'ouvre sa théorie de la monnaie.

1. Une énigme non résolue car mal posée

Le problème posé par la théorie de la plus-value chez Marx est double :

[bb.pages.article.menu.tree](#)



supra que l'adoption du travail comme « substance » de la valeur est au mieux redondante, au pire source de difficultés. Celles-ci – qui découlent de la vaine tentative de déterminer les valeurs en dehors de l'échange monétaire, dans la production – se retrouvent ici. Un élément clef de la démonstration de Marx est en effet que la plus-value est créée en dehors de la circulation, dans la production ; – mais l'adoption éventuelle d'une théorie de la valeur-travail, pour être nécessaire, n'est pas une condition suffisante pour en déduire la théorie de la plus-value. La reconnaissance de la distinction entre *travail* et *force de travail* est tout aussi nécessaire. Reprenons en effet la démarche de Marx. Supposons que dans le salariat le travailleur, propriétaire privé de son travail, le vende au capitaliste. Alors de deux choses l'une. Soit cet échange est, comme tout échange marchand selon Marx, un échange d'équivalents, et le travailleur vend une journée de travail créatrice d'une valeur de huit heures de travail social contre un salaire monétaire exprimant une valeur de huit heures de travail social ; aucune *plus-value* ne peut apparaître. Soit le salaire qu'il obtient représente *moins* que la valeur qu'il crée en une journée, et le salariat n'est pas un échange d'équivalents mais un vol.

Le concept de *force de travail* permet selon Marx d'échapper à ce dilemme : le travailleur vend à *sa valeur* contre salaire, non son travail mais sa force de travail, c'est-à-dire la capacité de produire une valeur de huit heures de travail social. La condition de l'existence d'une plus-value est que la valeur de cette force de travail, exprimée *dans l'échange* entre capitaliste et travailleur par le salaire monétaire, soit *inférieure* à la valeur que crée son usage *dans la production*. C'est ce qui fait de la force de travail une marchandise *particulière*. Quels sont les problèmes posés par ce traitement ?

Un premier problème semble résider dans la double « liberté » du travailleur : d'une part il est propriétaire privé de sa force de travail et peut la vendre librement ; d'autre part, il est « libre de tout », c'est-à-dire privé de la propriété des moyens de production, ce qui l'empêche d'utiliser lui-même sa force de travail pour produire une valeur. En apparence la seconde liberté est contradictoire avec la première et

[bb.pages.article.menu.tree](#)



« [...] toutes les marchandises sont des non-valeurs d'usage pour ceux qui les possèdent et des valeurs d'usage pour ceux qui ne les possèdent pas »

(P, p. 621 ; ES, p. 96).

Il est donc normal que la force de travail soit une « non-valeur d'usage » pour le travailleur, et qu'il appartienne à la société marchande en la vendant à celui pour qui elle est une « valeur d'usage », le capitaliste. Supposer qu'un travailleur pourrait consommer lui-même sa force de travail n'a pas plus de sens, dans une société marchande, que de supposer que le possesseur de pain arbitre entre le vendre ou le manger^[19]. C'est le caractère social de l'échange qui fait du propriétaire de la force de travail un vendeur, non son expropriation des moyens de production.

Considérer la force de travail comme une marchandise particulière pose cependant un second problème. Si sa valeur est inférieure à la valeur qu'en crée l'usage, il est nécessaire de savoir ce qui la détermine ; à défaut, l'existence d'une différence entre les deux (la plus-value) resterait indémontrable. Du point de vue de la cohérence interne de la théorie de Marx, il n'y a pas *a priori* d'objection à considérer que la valeur de la force de travail est déterminée en dehors de l'échange entre capitaliste et travailleur ; on a vu que c'est la façon, même si elle est critiquable, dont est déterminée la valeur de toute marchandise. On est alors conduit à supposer qu'elle est déterminée *avant* cet échange, de telle sorte que le capitaliste *avance* le salaire au travailleur, et récupère par la vente des marchandises produites une quantité de monnaie supérieure. C'est explicitement la position de Marx. La valeur de la force de travail est alors la valeur des marchandises nécessaires à sa reproduction, ce qui présuppose la donnée du salaire réel. Cette conception niait en fait le caractère marchand de la relation salariale car, comme l'écrit Sraffa à propos du « concept traditionnel de salaire », cela revenait à considérer « que les salaires étaient constitués par les subsistances nécessaires aux travailleurs et par suite qu'ils entraient dans le système au même titre que le carburant destiné aux moteurs ou que la nourriture consommée par le bétail. » (Sraffa, 1960, p. 14). Il n'est plus

2. Une hétérodoxie monétaire

On est ainsi conduit à trois conclusions plutôt dérangeantes : a) le travailleur salarié ne peut se définir comme le propriétaire d'une marchandise particulière, la force de travail ; b) la relation salariale, dans laquelle le travailleur se met à la disposition du capitaliste, n'est pas un échange ; c) la rémunération des capitalistes (le profit) n'a pas pour origine une plus-value créée par les travailleurs. Que reste-t-il alors de Marx, si ce n'est, pour reprendre le mot cruel de Samuelson (1971), « un économiste post-ricardien mineur » ?

Ces trois propositions négatives laissent intacte l'importance des deux questions posées par Marx dans sa théorie du capital et de la plus-value : a) comment une société marchande peut-elle s'accompagner de l'existence de deux classes distinctes d'agents économiques entre lesquels la relation prend l'apparence de l'échange sans en être un ? b) comment un mode d'organisation défini de la circulation monétaire peut-il s'accompagner de l'existence d'un profit macroéconomique pour la classe qui y a accès ?

Si la théorie de la valeur-travail et la théorie du capital et de la plus-value ne sont pas d'un grand secours pour répondre à ces questions, la théorie de la monnaie exposée *supra* peut constituer un utile point de départ :

a. La monnaie est le mode d'expression sociale des relations marchandes (entre vendeurs de marchandises et détenteurs de monnaie) comme des relations non marchandes (où la monnaie est transférée sans contrepartie prenant la forme de marchandise). La possibilité de coexistence entre des classes distinctes réside dans des conditions différentes d'accès à la monnaie, et donc dépend de l'organisation du régime monétaire, en particulier de la façon dont l'émission de monnaie s'opère par le crédit bancaire à la production.

b. La classe qui a accès au monnayage (celle de « l'homme aux écus ») est à même d'engager des dépenses effectives en achats au sein d'elle-même et d'effectuer un

l'économie politique classique et la théorie de Keynes^[21]. Il n'est pas surprenant qu'on la trouve aujourd'hui parmi les diverses hétérodoxies qui s'écartent de la tradition néo-classique dominante (*cf. infra* le chapitre 11).

L'essentiel

Le noyau central de la théorie économique de Marx se compose de trois analyses : de la valeur, de la monnaie, du capital et de la plus-value. La première est fondée sur le double caractère du travail : travail privé concret producteur de valeur d'usage, travail social abstrait producteur de valeur. La référence au travail a pour objet de déterminer la valeur en dehors de l'échange, d'après les conditions de production, mais elle n'est pas conciliable avec l'affirmation de Marx selon laquelle l'individu est reconnu socialement dans l'échange en tant que propriétaire privé. L'analyse du capital et de la plus-value est fondée sur l'existence d'une marchandise particulière, la force de travail, qui, du fait que son usage dans la production crée une valeur supérieure à la sienne dans l'échange, produit une plus-value appropriée par le capital. La référence à la force de travail permet l'élaboration d'une théorie de l'exploitation, dont sont dérivées plusieurs conséquences pour la dynamique du capitalisme en termes de crises ; mais elle n'est pas conciliable avec l'affirmation de Marx selon laquelle la spécificité du salariat est qu'il se présente comme un échange.

La théorie de la monnaie, une fois débarrassée de la démonstration impossible qu'elle est elle-même une marchandise particulière, se constitue chez Marx autour de deux concepts : unité de compte (monnaie « idéale ») et moyen d'achat (monnaie « réelle »). Elle ouvre alors une voie pour répondre aux questions laissées ouvertes par la théorie de la valeur et la théorie du capital et de la plus-value : la reconnaissance sociale des individus se fait à travers la formation des prix monétaires, conditionnée par les modalités institutionnelles de l'émission de monnaie ; la structuration de la société en classes découle d'une différence dans

Domaines



Sciences Humaines et Sociales



Sciences, Techniques et Médecine



Droit et Administration



CAIRN.INFO

Raccourcis

Revue

Ouvrages

Que sais-je ? / Repères

Magazines

Rencontres

Dossiers

Listes de lectures

Domaines

Sciences Humaines et
SocialesSciences, Techniques et
Médecine

Droit et Administration

Cairn.info, plateforme de référence pour les publications scientifiques francophones, vise à favoriser la découverte d'une recherche de qualité tout en cultivant l'indépendance et la diversité des acteurs de l'écosystème du savoir.

Cairn.info

Langues

Avec le soutien de

Connexion

Cairn Pro

À propos

Contact

Aide

Français

English

Español



Retrouvez Cairn.info sur

bb.pages.article.menu.tree



Accès institutions

Université de Toulouse - 193.50.45.221

bb.pages.article.menu.tree

